

FIGARO

NOËL
1900

ILLUSTRÉ



François Flameng, peint.

Copyright 1900 by Manzi, Joyant & Co.

ÉDITEURS
MANZI, JOYANT & C^{IE} | LE FIGARO
24, boulevard des Capucines | 10, rue Drouot
Ayuntamiento de Madrid
PARIS

Prix : 3 fr. 50

COLLECTION HETZEL

Nouvelles Publications pour Étrennes 1901



Tous les ans, dans la **COLLECTION HETZEL**, quelques nouveaux chefs-d'œuvre s'ajoutent à des chefs-d'œuvre précédents, et cela forme une des Bibliothèques les plus riches qu'il soit possible d'imaginer. Jetons un rapide coup d'œil sur les livres qui viennent de paraître à l'occasion du 1^{er} janvier 1901.

Seconde Patrie, le nouveau *Voyage extraordinaire* de **JULES VERNE**, comptera parmi ses meilleurs. Les lecteurs épris d'aventures y trouveront satisfaction complète, et les philosophes matière à méditations sérieuses. Peut-on se faire une seconde patrie, tout en restant attaché de cœur et d'esprit à son pays? Telle est la question posée dans ces pages attachantes, et que l'auteur résout par des arguments et des faits si probants, que nul n'y contredira, subjugué par un plaidoyer aussi varié que pittoresque et habile.

Avec le *Tour du Globe d'un Bachelier*, **M. André Laurie** ajoute un beau volume à la série si justement appréciée de *La Vie de Collège dans tous les Temps et dans tous les Pays*.

Celui-ci se distingue par une originalité particulière, qui consiste à conduire les jeunes Français en Extrême-Orient et à les initier à la vie scolaire de ses diverses races. L'heure actuelle est propice à de telles œuvres, et, dans celle-ci, notamment, les lecteurs trouveront l'explication des terribles événements qui se déroulent dans ces régions rebelles à la civilisation occidentale.

Voici deux volumes pleins de talent et d'un genre plus intime : *L'Héritage de Jean*, par **P. Perrault**, et *Les Nièces de M. Burke*, par **M. de Beauchêne**. Le premier, cachant, sous le charme d'un récit, parfait de tenue et d'observation, des exemples d'une incontestable portée, montre agréablement que le plus saint des devoirs est de rester honnête.

L'Héritage de Jean, par **P. PERRAULT**.

Grand in-8° illustré. Broché, 7 fr. cartonné toile, 10 fr.; relié, 11 fr.

Les Nièces de M. Burke, par **M. DE BEAUCHÊNE**.

In-8° illustré, 4 fr. 50; cartonné, 6 fr.

Contes de tous les Pays, par **TH. BENTZON**.

Grand in-16 illustré. Broché, 1 fr. 50; cartonné toile, 2 fr.

La Bande Arlequin, par **O. LE ROY**.

Grand in-16 illustré. Broché, 1 fr. 50; cartonné toile, 2 fr.

Mademoiselle Lili maîtresse de maison. Album par **FRÉLICH**.

Bradel, 2 fr.; cartonné toile, 4 fr.

Pierrot à l'école et chez son ami Paillasse. Album par **G. FATH**.

Bradel, 2 fr.; cartonné toile, 4 fr.

Alexandre le Grand, par **FRÉLICH**. En couleurs, Bradel, 1 fr.

L'ANNÉE 1900 du MAGASIN ILLUSTRÉ D'ÉDUCATION et de RÉCRÉATION

Beau volume grand in-8° (768 pages, 250 dessins), 14 fr.; cartonné toile, 18 fr.; relié, 20 fr.

Le second est une merveille d'esprit et de sentiment, disons d'humour, puisque l'édifiante histoire se passe en Angleterre, et qu'elle est aussi pleine de sourires que de larmes.

Dans la *Bibliothèque Blanche*, si recherchée, **Th. Bentzon**, sous le titre de *Contes de tous les Pays*, a réuni quelques récits exotiques très originaux, mais francisés à sa manière, c'est-à-dire à la bonne. Quant à *La Bande Arlequin*, par **O. Le Roy**, c'est le digne pendant de *La Pupille de Polichinelle* qui, précédemment, fit tant rire, avec une pointe d'émotion.

Les nouveaux albums *Stahl*, dont la collection est la joie même de l'enfant qui les épèle en admirant ses humoristiques illustrations, sont au nombre de trois. *Mademoiselle Lili maîtresse de maison*, de **L. Frélich**; *Pierrot à l'école et chez son ami Paillasse*, de **G. Fath**; *Alexandre le Grand*, de **Frélich**, ce dernier album en couleurs.

Ajoutons les deux tomes annuels du *Magasin illustré d'éducation et de récréation*. Ce serait se redire que de parler des causes de sa supériorité et de son éternel succès. Aussi nous bornons-nous à l'enregistrer, en faisant remarquer que tous ces beaux et bons livres ont des illustrations dignes d'eux, et qu'artistes et auteurs s'entendent, pour le plus complet des succès. Une fois de plus, la maison **J. Hetzel** aura bien mérité des lettres, de la famille et du pays.

CH. C.

HENRY - A la Pensée - PARIS

« L'ÉCHO de LA PENSÉE »

Album Illustré des

CADEAUX ÉLÉGANTS

Pour CHRISTMAS

Et pour ÉTRENNES

Envoyé Franco sur demande

HENRY, A LA PENSÉE

5, Rue du Faubourg-Saint-Honoré, PARIS



PASTILLES
VICHY-ÉTAT

EN VENTE LE 5 DÉCEMBRE

L'EXPOSITION 1900

Collection des dix fascicules du **FIGARO ILLUSTRÉ**, consacrés à l'Exposition Universelle

Magnifique volume, reliure amateur. — Prix 40 Francs

EN VENTE LE 5 DÉCEMBRE

CATALOGUES SPECIAUX de
CYLINDRES ARTISTIQUES
98, Rue de Richelieu. 98

PHONOGRAPHES PATHÉ

Auditions :
SALON DU PHONOGRAPHE
26, Boul'd des Italiens, PARIS

Dix-huitième année.

DÉCEMBRE 1900

Deuxième série — N° 129

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 18 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2^e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien



Kowalsky, del.

ROSE D'HIVER, nouvelle par MICHEL ANTAR

« Mais Bou Médine tend la fleur du miracle au-dessus
d'une jarre pleine et l'effeuille sans mot dire... » (p. 268).

Ayuntamiento de Madrid

XII. — 34.



ROSE D'HIVER

Légende de TLEMCCEN

A Madame la vicomtesse de Forceville.

C'est l'hiver.

La vallée s'étend triste et glacée.

Les montagnes dressent leurs sommets chaperonnés de neige au-dessus des pentes sombres où se dessinent en blancs ravins les crevasses impénétrables au pâle soleil hivernal.

Frileusement enveloppés dans les burnous de bure, la capuce sur le haut du visage, afin de le garantir de l'aigre bise coupante, quelques cavaliers s'engagent dans le chemin qui mène au Maroc.

Quel impérieux motif les oblige donc à s'éloigner par ces rigueurs inaccoutumées du temps ?

Rien moins que la menace d'un danger pressant : Bou Médine arrive, — Bou Médine, le marabout d'Andalousie.

Parti ce matin même d'Oudjda, la ville marocaine la plus proche, il sera, si on ne le détourne, dans Tlemcen avant la tombée de la nuit. Or il faut que Bou Médine n'entre point dans Tlemcen.

Ah ! dans quel émoi, ces jours passés, l'annonce de cette arrivée prochaine jeta la foule des théologiens, des docteurs de la Loi et des marabouts répandus dans la ville ! Car, pour aucun d'eux, Bou Médine n'était un inconnu. Chacun savait, sur sa vie, quelques détails : comment, fils d'un lieutenant de l'émir de Cordoue, Abdallah, il avait dédaigné la carrière des armes à laquelle son père le destinait pour se consacrer à l'étude de la religion ; comment, au sortir des écoles d'Espagne, il s'était rendu au Maroc pour s'y perfectionner dans la divine science ; comment, en dernier lieu, il avait quitté, pour entreprendre le Pèlerinage, la ville sainte de Fez et ses zaouïas fameuses.

De là cependant ne venait point leur trouble, mais de ce que, au lieu de se diriger droit sur la Mecque, Bou Médine s'arrêtait longuement dans les villes pour y répandre la doctrine. Et surtout l'éloquence de sa parole lui attirait les foules. Même, racontait-

on dans le peuple, sitôt qu'il parlait, les oiseaux du ciel, suspendant leur vol, planaient silencieux, au-dessus de lui, désireux de l'entendre. Pure légende à coup sûr, mais bien faite pour lui préparer les voies. Sans doute il lui suffirait après cela de paraître pour qu'aussitôt

le commun des croyants, toujours avide de choses merveilleuses et de visages nouveaux, s'empressât de courir à lui.

Que deviendrait alors leur propre prestige?

Leurs appréhensions, ils les dissimulèrent soigneusement sous les apparences de l'amour du bien public lorsque, réunis pour aviser, ils convinrent de s'adresser à leur souverain, le suppliant de protéger ses États contre les étrangers.

Le Sultan, — le Très-Haut le comble de ses bénédictions! — avait décidé que quatre d'entre eux, conduits par le vieux Moussa, très vénéré marabout, se rendraient en députation au-devant de Bou Médine afin de lui faire comprendre que, faute pour lui de place dans les écoles et les mosquées, il devait se résigner à poursuivre, sans s'arrêter chez eux, le pèlerinage commencé.

« Ce que vous désiriez, vous l'avez obtenu, conclut-il en les renvoyant. Seulement rappelez-vous que Dieu seul est le Maître, et que nos résolutions ne changent en rien ses desseins.

« Si Bou Médine doit entrer dans Tlemcen, ni vous ni moi ne saurions empêcher l'accomplissement de la volonté divine. Car ce qui est écrit doit s'accomplir. »

Éloigner un rival, voilà donc le but élevé pour lequel les nobles envoyés, après s'être arrachés à la tiède douceur des maisons closes, chevauchent maintenant sur la route du Maroc, pressant le pas de leurs montures, dont les sabots font résonner comme des dalles de pierre le sol durci par la gelée.

Et, derrière eux, des serviteurs, courant sous l'aiguillon du froid, excitent à grand renfort de cris rauques et de coups de bâton les ânes chargés de couffins de figues ou de dattes ensachées ou encore de peaux de bouc emplies de lait et arrimées par-dessus des jarres d'argile, — tous présents destinés à adoucir la déception certaine de l'Andalou.

Du point où, s'infléchissant, les montagnes offrent à la route un passage aisé, un noir nuage d'oiseaux surgit et s'élève, — immense vol d'étourneaux bavards. — Presque aussitôt, sur la crête, apparaît un voyageur couvert de lainages blancs. Sans hâte il s'avance, retenant un chapelet de la main droite qui se balance



librement, relevant de la gauche le bas de son burnous, afin d'ôter toute gêne à sa marche. Un groupe serré d'hommes chemine à sa suite.

« Le voici, celui que nous cherchons! » se disent les cavaliers. Quittant donc leurs chevaux qu'ils laissent en arrière, la bride pendante, ils s'approchent à pied.

En se rejoignant, les deux groupes s'arrêtent et, entre eux, échantent les saluts habituels. Pendant ce temps les serviteurs déchargent les ânes et déposent aux pieds de leurs maîtres, avec les fruits, les jarres vides qu'ils emplissent jusqu'aux bords du lait des peaux de bouc.

Alors seulement, le seigneur Moussa se met en mesure d'exposer l'objet de sa mission :

« Seigneur... », commence-t-il. — Mais un vacarme subit de sifflets s'abat sur lui, couvre sa voix et l'empêche de poursuivre. Malgré ses efforts pour parler, il demeurerait impuissant si, d'un geste rapide, Bou Médine n'obtenait le silence de ses amis les oiseaux qui, dès lors, planent muets, les ailes étendues.

Moussa peut enfin s'exprimer librement :

« Seigneur, reprend-il, la renommée de tes vertus, traversant les empires, est parvenue jusqu'à nous. Nous n'ignorons point que tu as reçu du Très-Haut, — que l'Univers entier l'exalte! — un merveilleux don d'éloquence.

« Douces comme le miel tombent de ta bouche les paroles, et persuasives ainsi que la vérité. Même les oiseaux du ciel qui, tu le vois, ne se soucient guère des discours des autres hommes, prennent, dit-on, grand ravissement à ouïr les tiens... »

Et, souriant un peu amèrement, le vieux marabout montrait du doigt la masse maintenant immobile des étourneaux.

« Vive devrait donc éclater notre joie de ce que tu daignes venir à nous. Hélas! tu nous vois la tristesse au visage et l'amertume au cœur. Nous ne pouvons t'accueillir. Docteurs de la Loi, commentateurs du Livre, théologiens, savants et lettrés se pressent dans la ville au point que nul autre n'y saurait plus trouver de place.

« Tlemcen, je te le jure, ressemble à ces jarres, pleines de lait qu'une goutte de plus ferait déborder.

« Cesse donc de persister dans tes projets : tels sont les ordres

de notre Sultan, — le Puissant le garde dans sa main ! — Ne cherche point à les transgresser. Tu trouveras sur ton chemin quantité d'autres cités heureuses de te recevoir et dans lesquelles la place ne fera point défaut.

« En attendant, voici des dattes, des figues et du lait. Rassasiez-vous, toi et les tiens ; buvez, puis éloignez-vous à tout jamais. »

Comme il se taisait, soudain le vent souffla plus impétueux, cinglant de face les envoyés du Sultan qui, s'inclinant, opposèrent la tête baissée à la bourrasque.

Que se passa-t-il en ce moment ? oh Dieu ! Ton infinie puissance, tu l'emploies justement pour le triomphe de tes saints !

Instantanément, plus de bise, plus de froidure, plus d'hiver ; à leur place, une délicieuse tiédeur. Des effluves printaniers se répandent ; de suaves parfums de fleurs embaument, tels ceux des jardins paradisiaques.

Et, le visage aurolé d'une céleste clarté, l'étranger parla. Semblable aux sons de la flûte rustique, sa voix s'éleva pleine et harmonieuse, tandis que là-haut, la foule des oiseaux, tendant vers lui la tête, écoutait attentive et charmée.

« Mon frère, les apparences seules de la sagesse ont dicté tes paroles et inspiré les actes de ton souverain. Le Très-Haut m'aidera sans doute à dessiller vos yeux. »

Il dit, pria un instant, puis plongea la main droite dans le pli

que formait son manteau relevé par le bas. Lorsque, presque aussitôt, il l'en eut retirée ses doigts réunis enserraient par la tige une rose entr'ouverte, un bouton de pourpre vif, tout emperlé encore des gouttelettes d'une matinale rosée.

Des abeilles, qui dormaient leur hiver dans le tronc de l'olivier voisin, s'étant éveillées, trompées par la douceur de l'air, volèrent bourdonnantes du côté de la fleur, avides d'en recueillir la poussière parfumée.

Déjà les disciples du saint, se prosternant, s'écriaient : « Dieu est Dieu ; il est le seul grand, le seul puissant ; et Bou Médine est l'ami de Dieu. »

Et les gens de la députation demeuraient confondus, regrettant d'avoir accepté leur mission, ne se sentant plus la volonté de la remplir.

Mais Bou Médine tend la fleur du miracle au-dessus d'une jarre pleine et l'effeuille sans mot dire. Les pétales s'éparpillent, tombent en une rouge pluie de sang sur les blancheurs lactées qui frissonnent à peine à ce léger contact.

Clair symbole, réponse victorieuse ! Pas plus qu'au lait la rose, Bou Médine ne causera de dommage à Tlemcen.

Ainsi l'interprètent Moussa et ses compagnons vaincus. « Viens, s'écrient-ils ; la bénédiction de Dieu entrera dans la ville avec toi. Daigne seulement nous permettre de t'escorter. »

Et, confiant les chevaux aux serviteurs, ils s'empres- sent auprès



de leur hôte. Un seul se dirige vers la ville, à bride abattue, pour annoncer ce qu'il a vu.

Tous alors, louant Dieu, tous se mettent en marche, sous la nuée mouvante des oiseaux.

Mais déjà la bise aigre et coupante a balayé les parfums et les tiédeurs de paradis. Les abeilles, gourdes et pesantes, rentrent lourdement dans le tronc de leur olivier. Un froid âpre glace la terre et les gens.

Rapidement dans la ville s'était répandue la nouvelle du pro-

dige. Tous les habitants réunis se portèrent au-devant de l'étranger pour le recevoir comme un envoyé d'en haut.

Ainsi, grâce à ce miracle de la rose, la noble cité de Tlemcen accueillit avec enthousiasme celui qu'elle voulait rejeter et qui devint par la suite son protecteur le plus puissant.

Bou Médine y passa une grande partie de sa vie et y mourut. Son tombeau devint le but d'incessants pèlerinages, et jamais le Très-Haut n'a cessé de le favoriser de ses grâces et de ses bienfaits.

MICHEL ANTAR.

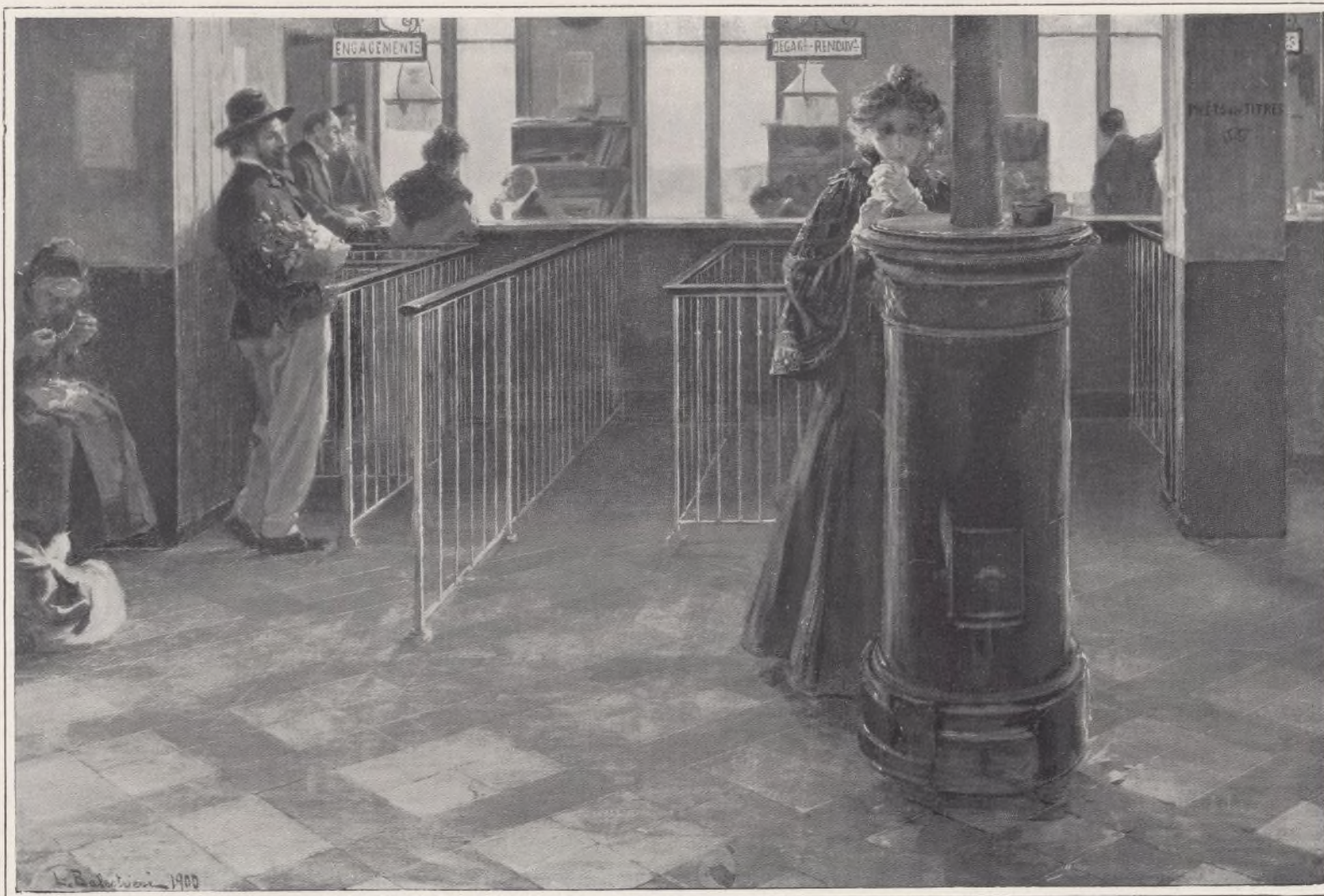
(Illustrations de L. Kowalsky.)



Alexis Vollen, pinx.

Typographie Goupil, Paris.

PIERROT POÈTE
INVOCATION



Ettore Barigliano en était à son dernier voyage aux Blancs-Manteaux... (p. 274).

UNE VICTIME DE MURGER

Les années dernières, la jeune littérature — s'entend celle qui compte et porte à sa toilette autant de recherches qu'à son style — avait, selon les préceptes de M. Le Bargy, adopté pour ses modes les patrons de Staub. Point de salut hors 1840 : les cols serrés, très hauts, étranglant la pomme d'Adam, retournés sur la large cravate de satin noir, les redingotes longues, de drap bleu et de drap puce, très ajustées, les pantalons collants de couleur claire où certains ne craignaient point de poser des sous-pieds, tel était l'uniforme adopté par la Jeune-Garde et que quelques grognards à chevelure et à barbe trop noires vêtirent d'enthousiasme. Sans doute, on mélangeait un peu les époques et l'on n'avait pas porté une attention suffisante à l'étude des modèles. Les aquarelles de Lami et les lithographies de Gavarni, qui suffisaient aux gens avertis, n'étaient point, paraît-il, à la portée de tous ; on voyait de singulières fautes où un dandy se fût révolté et, pour imposer une façon d'unité à ce rite nouveau, ce n'était point trop tôt que les costumiers de théâtre s'en mêlassent. Ils

servent d'ordinaire, avec une professionnelle ignorance, à rendre classiques et universelles les incongruités qui, individuelles, peuvent encore garder quelque agrément. On eut *Diane de Lys* et l'on a *l'Aiglon*. A présent, cette forme de costume est devenue vulgaire et la mode en passera. D'ailleurs, elle n'a guère eu d'influence sur les mœurs et la marche des idées.

Tout autre l'évolution sociale qui s'est produite en une classe différente, en ce petit monde qui, confinant au premier, cherche pourtant à contraster avec lui et s'en tient à l'écart. Brusquement, on a vu surgir des feutres à larges bords, des pantalons à la hussarde aux carreaux voyants que les habitants de Brobdingnag eussent pris pour des échiquiers à leur taille, des cols à la Collin, des cravates flottantes. On liquida la garde-robe de Schaunard, où Schaunard enrichi avait accroché les *Cent mille paletots* de la légende. Bien mieux, ce fut *la Vie de Bohème* revenue à la mode, déclamée aux Français, chantée à l'Opéra-Comique et à la Renaissance, faisant son tour d'Europe avec deux musiciens italiens et



« ...Elle posait... » (p. 275).

rentrant à Montmartre en triomphatrice et en muse. De fait, en était-elle sortie ?

Au moins, elle avait, au cours des jours, abandonné son uni-



Au Luxembourg... (p. 276).

forme. C'était en un autre état d'esprit que la jeunesse avait vécu de 1860 à 1900. Si elle aimait toujours les joies bruyantes, les chansons à pleine voix, les nuits à la belle étoile ; s'il s'y trouvait, comme de juste, des arrivistes et des ratés ; s'il s'y rencontrait des jouisseurs sans scrupule, des insouciantes et des paresseux, au moins n'était-ce point à l'état de doctrine que s'imposait à son imagination une vie de hasard, d'imprévu, de rencontres, de surprises et de laisser-aller, telle que fut, à en croire les méchants auteurs qui en ont écrit, *la Vie de Bohème*. A présent, cette vieille chanson est redevenue nouvelle : de hardis explorateurs ont, sous prétexte de modernisme, redécouvert la grisette et, avec les feutres qui se recabossent, les cheveux qui se reffarent, les carreaux des pantalons qui se relargissent, les cravates qui refflamboient, voici revenus Rodolphe et Mimi, Marcel et Musette et Colline et Schaunard, noble sextuor !

Que Murger et ses amis aient été tels, peu importe. L'influence qu'exerce un homme sur les générations ne tient point à la façon dont il vit, mais aux livres qu'il écrit, et, qu'on le veuille ou non, *la Vie de Bohème* à présent, c'est Murger ; tel est l'évangile qu'il a laissé et, par malheur, il a suscité des croyants et il trouve des fidèles. Ce n'est point seulement sur des feutres et des pantalons que s'établit ce regain de popularité que lui apporte le théâtre. C'est sur des actes ; des jeunes hommes conforment leur vie à ce qu'ils croient avoir été *la Vie de Bohème*, ils s'en inspirent comme on fit jadis de *Werther* et d'*Adolphe*, et c'est une étrange chose que ce livre si mal écrit ait, en ces temps d'écritures raffinées, produit de tels enthousiasmes. A la vérité, cette épidémie atteint médiocrement le Parisien, quelque peu sceptique, mais elle sévit sur le provincial, elle s'attaque de préférence encore à l'étranger, qui se tourne vers Montmartre comme un musulman vers la Mecque, qui vient y chercher le plaisir qu'il trouve quelquefois, la fortune qu'il rencontre rarement, et même la gloire qui, ne venant guère qu'aux morts, est de médiocre pâture pour les vivants.

Tout récemment, on m'a conté une anecdote — je n'ose dire une histoire — qui illustre singulièrement cette posthume

influence de Murger. Un de mes amis d'Italie m'adressa, de Brescia, un de ses jeunes compatriotes qu'il disait plein de talent et qu'il envoyait à la conquête de Paris. C'était un solide garçon, un peu court de taille, mais musclé et vigoureux, des yeux flamboyants, des dents éclatantes, une épaisse barbe noire, une allure triomphante, et, pour habiller le tout, le traditionnel uniforme : feutre cabossé, veston, cravate flottante et pantalon à la hussarde.

Ettore Barigliano était un enthousiaste : il parlait un français vague, mais il savait par cœur les noms, prénoms et surnoms des ruelles montmartroises, dont moi, Parisien de cinquante ans, je continue à ignorer même l'état civil régulier. Les diverses *Vies de Bohème*, aussi bien celle du maestro Leoncavallo que celle du maestro Puccini, également illustres, n'avaient point de secrets pour son gosier. Il parlait, comme d'amis intimes, du signor Colline et du signor Schaunard, et c'était d'une irrésistible gaieté. Quand je prononçai les noms d'artistes célèbres, dont il pourrait suivre les leçons et à qui je lui proposai de le recommander, je le vis se rembrunir ; c'était du dédain, de la colère, presque de la haine. Par contre, il entama l'éloge grandiloquent de glorieux personnages dont je n'avais jamais ouï parler. Nous ne nous entendions pas. Cela était tout simple : nous n'étions pas du même bateau. Pourtant, tel qu'il était, avec sa franchise débordante, ce garçon semblait intéressant. Il avait sur lui et me montra un album de croquis un peu frustes, mais d'une naïveté qui charmait et d'une justesse faite pour surprendre. Puis et surtout, il avait, dans les traits et dans l'ensemble du corps, quelque chose de mon cher et tendre Alphonse Daudet : point les yeux myopes si aigus, ni l'air de souffrance passionnée des derniers jours, point l'éclair de pensée illuminant la face, point non plus le pétilllement à l'idée gaie, folâtre ou simplement drôlette, mais c'était la même race et tous deux étaient des Latins. Cela suffisait pour éveiller une sorte de sympathie dont, d'ailleurs, j'eusse été fort embarrassé de lui donner des preuves ; car il était fier, presque hautain dans sa pauvreté, fort certain de son génie et nullement disposé à recevoir une aide pécuniaire. Ce n'était qu'après s'être relativement tiré d'af-



On lui fit connaître un amateur... (p. 276).

fares qu'il était venu me voir, et j'en suis encore à me demander pourquoi il m'avait fait cet honneur.

Il me dit ses courses dans Paris à la recherche d'un taudis où

il eût assez de jour pour faire sa peinture de soleil, sa trouvaille tout en haut de Montmartre, d'une mansarde à fenêtre ; c'était là le rêve, car comment travailler sous une tabatière ? Et durant qu'il parlait, je songeais au *Petit Chose* débutant à Paris. Installé là, ayant mis les derniers sous à acheter un lit de fer, une chaise et

une table, il n'en était pas moins empêché, car s'il avait des brosses, quelques tubes de couleurs, une toile de seize, qu'il avait apportés d'Italie, où et comment rencontrer un modèle et comment le payer ?

Il rêvait bien de camarades obligeants et de rencontres



« ...Quant au déménagement, ses nouveaux amis s'en chargèrent... » (p. 276)

heureuses, mais il était comme un pauvre petit égaré dans l'immense forêt — et les maisons ne portent pas même de fruits sauvages. Il passait au travers des êtres sans qu'ils se retournassent, et les sympathies qu'il éprouvait soudain pour certains êtres aperçus n'émouvaient point chez les passants des sentiments pareils. Sa vie errante et solitaire ne parvenait point à

tuer chez lui l'espérance, mais elle aiguisait sa faim et usait ses chaussures. Il fallait manger, et, si grossières que fussent les portions d'ordinaire qu'il allait dévorer dans un cabaret de maçons, elles ne remplissaient point son estomac habitué aux amples pâtes, à l'exquis risotto, aux franches lippées du pays.

Peu à peu, tout ce qui, du bagage, n'était point strictement



« ... Il adorait la musique ... » (p. 276).

nécessaire, tout ce qui avait pu sortir sans éveiller l'attention farouche du portier, était allé s'engager au Mont-de-Piété. Ettore Barigliano en était à son dernier voyage aux Blancs-Manteaux, où il portait les dernières miettes de son butin, lorsque, en attendant son tour, il aperçut près du poêle une jeune fille qui pleurait : des cheveux d'un blond léger, fouetté par places de tons chauds et presque roux, vivants, soulevés, joyeux, auréolant une tête fine et claire aux yeux profonds, d'un noir brillant ; un corps maigre, qui semblait échappé du tableau d'un Quattrocentiste, et qui, sous la misère du vêtement élimé, jetait une ligne de grâce intime et de pureté presque virginale ; c'était assez et trop pour séduire un artiste et pour enflammer un cœur de vingt ans.

A la regarder, Ettore oubliait son tour devant le guichet et lorsque enfin, sur l'appel réitéré de l'employé, il se fut repris, après qu'il eut rempli les formalités, donné des signatures et mis en sa poche dix pièces de cent sous, la jeune fille était encore là. Il s'approcha et, cette fois, sut être éloquent ou du moins se faire entendre. La pauvre d'ailleurs était lasse de pleurer seule

et ne demandait qu'à verser ses larmes en confidences. Son histoire, banale, tenait, en quelques mots. Elle se nommait Marie Verdet. Depuis six mois, elle était orpheline ; elle avait peu à peu mangé quelques sous que sa mère lui avait laissés, et bien qu'elle travaillât quatorze heures par jour, elle n'arrivait que les bons jours à gagner un franc en cousant des chemises. Encore vivait-elle ainsi ; mais le chemisier pour qui elle travaillait avait fermé boutique et ç'avait été la misère absolue. Ce jour-là, elle venait engager un petit schall, le dernier objet qu'elle possédât, et on n'avait rien voulu lui prêter. Elle avait faim, elle avait froid et elle ne savait où aller.

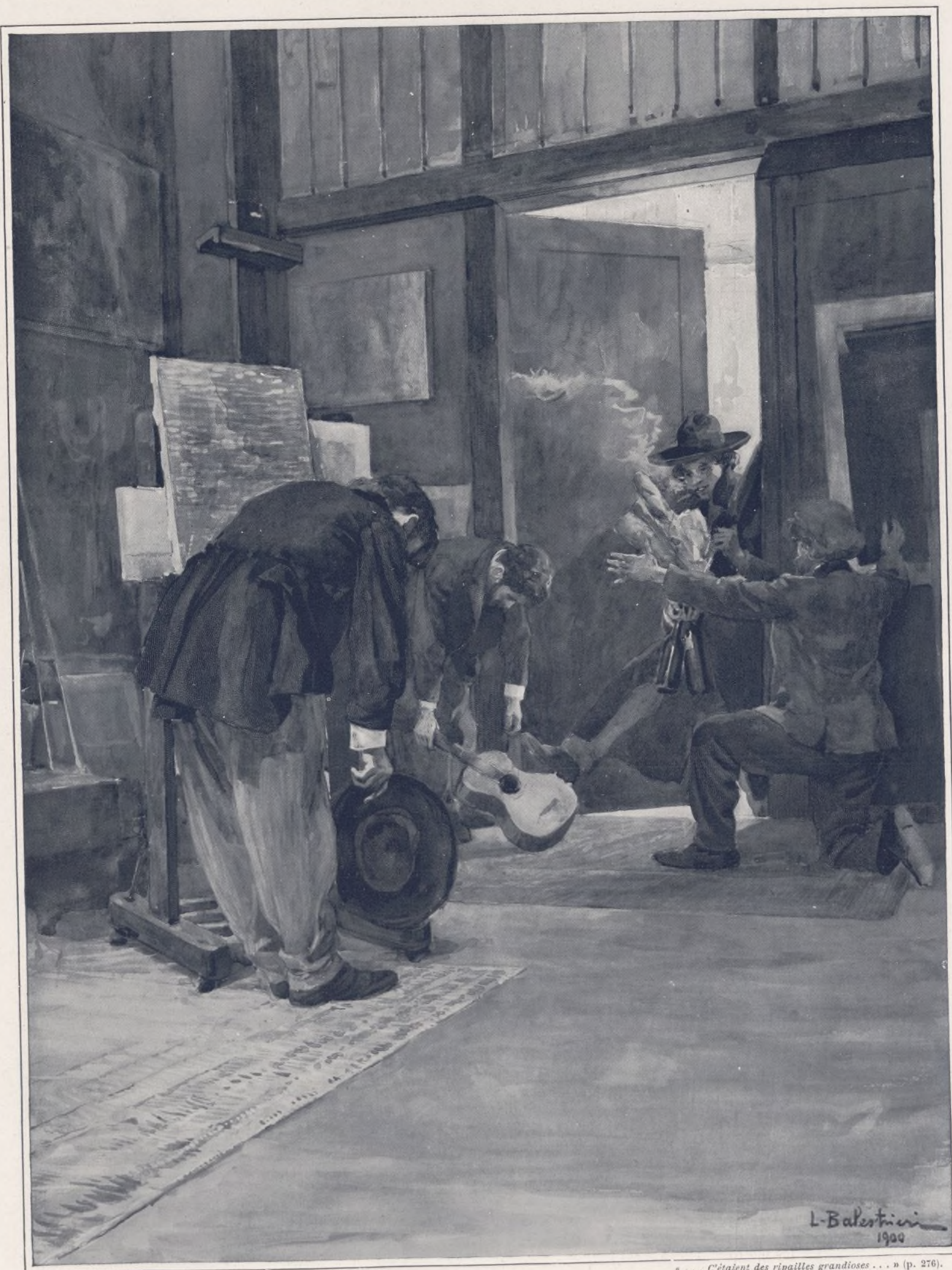
Riche de ses dix écus, Ettore lui offrit, avec un enthousiasme qui n'était point simulé, de partager son diner et sa mansarde, et de passer le temps, durant qu'il ferait jour, à poser devant lui. Présentée avec feu et appuyée de ce décisif argument que Marie Verdet ne savait comment manger ni où coucher, la proposition fut accueillie avec des restrictions qui avaient pour objet unique de ménager les transitions. A tout dire, Ettore à première



« ... tout l'aspect d'un dortoir ... » (p. 276).

vue était loin de lui déplaire, et si le coup de foudre ne l'avait point frappée en même temps que lui, au moins ce fut sans la moindre répugnance qu'elle mit son bras sous celui du peintre, qu'elle vint avec lui à la crémérie et que, même, elle partagea son logis.

Dès le lendemain matin, les cheveux épars, tenant à la main une marguerite qu'elle présentait d'un geste hiératique, sa robe parée de quelques loques brillantes, elle posait. Mais il avait fallu s'ingénier pour obtenir dans la mansarde un jour qui



« ... C'étaient des ripailles grandioses ... » (p. 276).

tombât à peu près de haut et surtout pour que le modèle prît un peu de recul. La fenêtre à moitié bouchée par un lambeau de toile d'emballage, Ettore s'était assis à terre et avait calé son châssis avec son unique chaise; Marie avait pris place sur le lit

de fer qui simulait un trône d'or et qui s'éclairait ainsi du jour le plus élevé qui fût à Paris.

En trois séances, la toile était finie, et, en vérité, c'était merveille. Ettore y avait porté une puissance de verve, un don de

métier, une joliesse de couleurs, qui en faisaient une œuvre tout à part. A cette ouvrière de Paris, il avait donné les gestes fins, les regards troublants, le charme et la naïveté d'une de ces figures que le divin Sandro peignit en ses beaux jours. Il y avait mêlé on ne sait quoi de moderne et de montmartrois, qui le rendait personnel et empêchait de crier au pastiche. De plus, cela était peint d'un procédé d'ignorance qui semblait un étrange raffinement; par économie peut-être et parce que les tubes à couleurs étaient rares, la toile était à peine couverte de tons clairs et juxtaposés: nulle cuisine, rien qui sentit les procédés modernes et les écoles dites d'impression.

Mais ce n'est pas tout de faire un quasi-chef-d'œuvre: il faut le vendre. Dans le feu de l'exécution, Ettore n'y avait

point songé et Marie guère davantage, bien qu'elle sût mieux que son amant la dureté des chemisiers et qu'elle eût quelques notions justes sur la crise des toiles. Le tableau fini, à peine sec, Ettore le mit sous son bras et commença par la grande ville cette sorte de promenade-calvaire qui compte autant de stations qu'il y a de boutiques d'art. Cela fut long; mais l'accueil fut partout pareil. A peine si, dans deux magasins, on consentit que l'artiste ôtât ses ficelles et découvrit sa toile. Le regard se faisait dur à son approche, presque brutal à son accent, et le pauvre Ettore, d'abord plein de confiance et de superbe, s'intimidait davantage à chaque échec, au point qu'il fallait à présent renoncer à le comprendre. Il avait osé aborder les grands marchands des boulevards, était revenu à Montmartre comme



« L'huissier y perdit son grimoire... » (p. 278).

au lancer, avait battu les quais suburbains, à présent tentait la rive gauche. Et toujours le « Ça n'est pas de vente » tombait comme un verdict de mort sur sa pauvre toile.

Affolé, désespéré, affamé, n'osant rentrer pour dire encore sa déconvenue à sa petite amie, il s'était, au Luxembourg, laissé tomber sur un banc. Un jeune homme, qui ne semblait guère plus riche ni mieux nippé, vint s'asseoir près de lui. Comment causa-t-on? Pourquoi subitement Paul Nourrit s'intéressa-t-il à ce petit Italien, pourquoi désira-t-il voir son tableau, c'est à la jeunesse, aux sympathies qu'elle éveille, aux curiosités qu'elle suscite, aux courants qu'elle crée, qu'il faut s'en prendre. Bien sûr qu'Ettore ne se fit pas prier et que l'admiration réelle qu'exprima son compagnon de hasard lui fut la plus grande joie qu'il eût éprouvée depuis son arrivée à Paris.

Bien mieux: ce fut là pour lui la découverte et la trouvaille de ce milieu rêvé, l'ouverture de cette vie d'art libre qu'il était venu chercher à Montmartre et dont il trouvait ainsi un semblant au pays d'origine, en ce Quartier latin qui a gardé de si belles impétuosités de sève, et, en fait, tant de qualités de camaraderie et d'hospitalité. Brusquement, Ettore fut jeté en plein cénacle; Paul Nourrit le remonta, lui parla d'avenir, le présenta à des amis tout aussi pauvres, tout autant que lui enfiévrés d'art. On lui fit connaître un amateur d'espèce rare, qui regardait les tableaux sans regarder les signatures, et s'était donné mission de protéger les jeunes et d'en découvrir. C'était un brave homme, assez rustre, mais qui ne ménageait point ses écus lorsqu'il trouvait quelque pièce rare. Il aligna devant Ettore vingt beaux louis qui, pour être à des effigies diverses, n'en valaient pas moins chacun leurs vingt francs.

Aussitôt qu'il les eut palpés et serrés dans un coin de son mouchoir, Ettore regagna les hauteurs, et, après avoir annoncé

à Marie sa bonne fortune, il repartit à la recherche d'un atelier où il n'eût plus besoin de s'asseoir par terre. Cela fut simple, il pouvait payer d'avance. Quant au déménagement, ses nouveaux amis s'en chargèrent, et une voiture à bras suffit d'ailleurs pour emporter tout le bagage. Cet atelier, par malheur, ne manqua point de devenir, pour toute la bande, un asile et un centre. Ettore ne s'en plaignait point: il adorait la musique, et l'un de ses nouveaux amis jouait du violon comme un maître. Les soirées n'y suffisaient pas: il y avait des après-midi toutes usées à ces perversités opiacées qui détruisent la pensée par le rêve. Les invités volontaires se trouvaient si bien là où ils étaient qu'ils ne voulaient plus s'en aller et qu'il fallait les coucher. Bientôt il y eut à en nourrir quelques-uns, car, aux braves garçons de la première heure, s'étaient joints peu à peu des amis de rencontre, fort affamés, mais peu scrupuleux, dont la présence effarouchante eût pour effet naturel d'écarter ceux qui vraiment avaient sorti le peintre de sa misère. Ettore, toujours confiant, toujours murgériste, toujours hanté par ce damné livre, avait la poignée de main si facile et l'hospitalité si prompte que son atelier, après avoir dans la journée servi de réfectoire, prenait, la nuit venue, tout l'aspect d'un dortoir. Et les pensionnaires, pour être gratuits, n'en étaient pas moins exigeants. Aussi, après chaque visite au découvreur de jeunes, après chaque vente de tableautin, c'étaient des ripailles grandioses où Ettore semblait si heureux, riait à dents si blanches, se donnait de si bon cœur, que les amis amenaient les amis et qu'on festoyait tant qu'il restait quelques sous à l'atelier.

Les amis étaient sans doute trop nombreux pour qu'il ne s'en trouvât pas quelqu'un qui plût à Marie et lui fit la cour. Un beau soir, elle ne rentra point, et il se trouva que, depuis lors, le violoniste ne reparut pas. Ettore en souffrit d'autant



* ...Il eut des quantités de Musettes ; seulement ces musettes-là n'avaient rien de champêtre, bien qu'elles servissent à la danse et que cette danse se menât pour l'ordinaire autour des divers moulins qui, jadis, à Montmartre, ont peut-être servi à moudre du blé, mais qui sont employés à présent à la triple mouture des écus, des santés et des cœurs... » (p. 278.)

plus que l'amateur généreux, après avoir orné ses murs de toiles uniformément signées *Barigliano*, était passé à un autre jeune et partait pour de nouvelles découvertes. Cet homme changeait ainsi son décor et se déprenait comme il s'était entiché. La dèche avait vidé l'atelier des joyeux camarades, et ce ne fut pas la visite d'un huissier qui, au nom du propriétaire, venait saisir les meubles, qui y ramena la gaieté. Pourtant, cet huissier y perdit son grimoire : ce qu'il trouva à saisir ne valait pas un terme, et Ettore, devenu farouchement Parisien, le blagua avec entrain et lui proposa presque sérieusement de faire son portrait pour l'indemniser.

L'aplomb lui était venu, et, à la fréquentation habituelle de ses camarades, une sorte d'esprit, que rendait plus drôle son patois dont il ne s'était point défait. A Montmartre, où il était retourné et où il trouvait maintenant des banquiers assez complaisants pour échanger des pièces d'argent, même d'or, contre de la toile peinte, il s'était lancé en pleine fête, et, cette fois, croyait avoir vraiment découvert la Bohème. Il buvait, soupait, menait avec lui la première venue, et s'imaginait que cela aussi était *l'Amour à vingt ans*. Peut-être n'avait-il pas tort : en tout cas, s'il avait eu Mimi, il eut des quantités de Musettes. Seulement ces musettes-là n'avaient rien de champêtre, bien qu'elles servissent à la danse et que cette danse se menât pour l'ordinaire autour des divers moulins qui, jadis, à Montmartre, ont peut-être servi à moudre du blé, mais qui sont employés à présent à la triple mouture des écus, des santés et des cœurs. Ettore avait le cœur si large et l'esprit si bien fait qu'il prenait exactement pour de l'amour ce qu'on lui annonçait comme tel, de même qu'il prenait pour l'amitié les « ohé ! », « ohé ! » de ses camarades de rencontre. Faut-il croire que l'amour est aussi frelaté que les divers amers par qui maintenant il semble nécessaire de le préparer, ou que les accessoires le rendent plus vénéneux qu'au temps de nos pères ? en tout cas Ettore, après avoir bien dansé au son de ces musettes, se trouva tout aussi sec que le tambourin, leur compagnon. Un beau matin, il ne put se lever, tant il était fiévreux et tant il toussait.

C'était tout juste un lendemain de noce, et quelle noce ! En vérité, les divers maîtres qui président aux diverses *Bohèmes* internationales et qui prétendent en fournir la reproduction naturaliste eussent été fort étonnés de la platitude de cette fête et, quelle que fût leur bonne volonté, eussent reculé à mettre de la musique sur les paroles qui y étaient échangées. Ce n'était plus là l'ivresse légère et joyeuse du vin clair, évoquant, avec des rêves roses comme lui, de jolis mots d'amour et des rimes de clarté ; c'était la soulerie brutale de l'alcool provoquant des idées funèbres, se plaisant aux sinistres évocations d'assassinat, de prison et de guillotine ; une gaieté de croque-morts, de porteclefs et de bourreaux !

On avait couru les cabarets à enseignes prétentieuses avec des compagnes de hasard, imbibées elles aussi de littérature macabre, qui, entre deux verres de poison vert ou rouge, chantaient, pour s'égayer, des refrains de geôle ou de cimetière ; on avait savouré les délices de Saint-Lazare et de la Roquette. Bref, ç'avait été charmant. Puis, toute la bande, au petit jour, s'était engouffrée

dans l'atelier, et là, comme ces marionnettes qu'abandonne la main qui leur donne l'apparence de vie, hommes et femmes s'étaient affalés sur le plancher pour y cuver l'alcool.

Quand, au réveil, la tête lourde et la bouche pâteuse, les amis d'Ettore le virent ainsi, gisant et presque en délire, qu'ils eurent retourné ses poches et constaté qu'il ne restait pas un sol à l'atelier pour continuer la fête de la veille, l'un après l'autre, ils s'éclipserent. Lui, bonne âme, à demi assoupi, recevait les prétextes dont quelques-uns, par un reste de politesse, coloraient leur départ, et lorsqu'il se trouva seul dans cette chambre nue et froide, où il semblait qu'entrât par les grandes vitres de la baie toute la tristesse de Paris, il ne douta pas un instant qu'on ne dût revenir, qu'on ne fût allé chercher un médecin, des médicaments et le reste, toutes les excuses qui lui avaient été données. Et puis les heures coulèrent lentes, ponctuées par le glas des églises, le timbre lointain des horloges, les bruits accoutumés et divers qui marquent les minutes de la vie de Paris. La nuit succéda au jour et ce fut toujours la solitude que rendait plus douloureuse l'obscurité descendante. Il n'y tint plus et, grelottant de fièvre, se roula jusqu'au poêle ; des bouts de bois qui traînaient, d'un peu de charbon qui restait en un coin, il fit une sorte de feu, mais si bref et qui chauffait si mal ! Il y jeta les vieux châssis, les morceaux de toile peinte sur qui il avait esquissé des projets, et durant que flambaient ainsi sa jeunesse, sa pensée, son œuvre, ce qui avait été la joie de ses jours, ce pour quoi il vivait et respirait, par un effort suprême, il regagna son lit sur lequel il se laissa tomber sans connaissance.

Plus troubles et plus confuses étaient encore ses idées lorsque ses yeux se rouvrirent. Du feu brillait dans le poêle ; il faisait chaud dans l'atelier et quelque chose de plus doux encore, comme de tendresse, lui chauffait l'âme. Il regarda. Une femme était debout près de son lit. Il la reconnut et ce fut pour son esprit, sur qui s'étendaient déjà les voiles endeuillés de la mort prochaine, comme une apparition de lumière et de joie. « Marie ! », fit-il. Était-ce Marie ou l'être chaste et noble que Marie lui avait inspiré, cette Béatrice qui avait été et demeurerait son chef-d'œuvre ? Que ce fût l'une ou l'autre, elle lui porta la consolation suprême. Un instant après, le râle le prit et ce fut bref.

C'était bien Marie. Comment elle avait appris qu'Ettore, malade, était abandonné de tous ; comment, sur un vague propos échangé avec un de ceux qui s'étaient fait les compagnons de plaisir de son ancien amant, elle avait couru du Quartier qu'elle habitait maintenant à ce pic de Montmartre ; comment elle lui avait donné cette dernière joie ; comment, après, aidée de quelques amis qu'elle avait avertis, elle le veilla dans la mort et le conduisit à cette demeure définitive, à ce cimetière des pauvres que le peuple a baptisé Cayenne, parce qu'on y est déporté comme aux antipodes, c'est ce que la pauvre fille vint me raconter quelques jours après. Elle avait trouvé ma carte dans un coin de l'atelier et elle venait me demander d'écrire là-bas, au pays, que c'était fini du pauvre Ettore et de ses rêves de gloire...

CLAUDE DUFLLOT.

(Illustrations de L. Balestrieri.)



(p. 278).



QUI VA A LA CHASSE...

JEANNE Arville, debout sur le pont, regardait encore, sans les distinguer nettement, ceux qui l'avaient accompagnée. Les silhouettes amoindries s'effaçaient dans la pénombre. La nuit venait, couvrant toute la mer, estompant les maisons, le dôme de la cathédrale, l'église sur la hauteur que domine Notre-Dame de la Garde, patronne des marins.

Un peu mélancolique, malgré le fiancé qui l'attendait là-bas dans le pays des rêves d'or et du soleil, Jeanne se mit à songer... Elle avait tout quitté, ses amis, sa ville natale, ce gai Marseille, la maison paternelle où, à deux ans de distance, étaient morts ses parents. Seule au monde, elle avait accepté l'offre de son ami d'enfance, Henry Johnson, officier dans l'armée anglaise des Indes. Celui-ci avait, l'année précédente, passé deux mois de congé en Europe. Jeanne avait eu du plaisir à le revoir : ils s'étaient entretenus de leurs jeux d'antan, des bruyants cache-cache, des joyeux colin-maillard.

Et voilà que cette puérile amitié s'était transformée, plus tendre : Henry Johnson avait demandé à sa petite camarade si elle consentirait à devenir sa femme. Un peu étonnée, Jeanne hésita. Jamais elle n'avait songé à Henry autrement qu'à un frère. Cependant elle savait toute l'amitié qui, autrefois, liait ses parents à la famille Johnson, elle savait qu'ils auraient approuvé ce choix...

Après beaucoup de réflexion et quelques vagues soupirs, elle répondit : oui.

Le jeune homme partit donc avec l'espoir de revenir dans trois ou quatre mois. Et il laissa Jeanne apaisée par la décision prise.

Quelques semaines s'écoulèrent, puis elle reçut des lettres enthousiastes de son fiancé auxquelles parfois était joint un affectueux billet de la mère de Henry, qui habitait Bombay, près de son fils.

Mais, au printemps, arriva pour Mademoiselle Arville une missive bien désolée : on avait refusé à l'officier le congé promis.

Le mariage était donc renvoyé indéfiniment, à moins qu'elle ne voulût bien franchir elle-même la distance. Il la suppliait de venir le rejoindre : elle voyagerait avec sa gouvernante, elle serait reçue par Henry et Madame Johnson, et l'on se marierait à Bombay.

Le premier mouvement de Jeanne avait été de refuser. Puis elle réfléchit : attendre encore un an dans la maison vide où mille souvenirs l'attristaient, où des fiançailles prolongées l'isoleraient un peu... Non, elle ne lutterait point contre la destinée...

Donc elle fixa la date de son départ. Mais un grand serrement de cœur l'étreignait lorsqu'elle pensait à l'avenir ; les jours lui semblaient fuir, trop rapides, et toute brave qu'elle fût, elle s'effrayait à l'idée de ce voyage au delà des océans, vers l'inconnu.

Le jour vint pourtant où il fallut s'embarquer. Et Jeanne monta sur le grand paquebot où la suivit Mademoiselle Hébrard. Elle connut les sensations d'une traversée, l'angoisse de ce mouvement qui écoeure et qui affole, la première nuit bercée par les vagues, le sommeil fuyant que traversent de longs bruits de cauchemar, des chaînes qui grincent, des piétinements, de longs sifflets, puis, tout à coup, terrifiant, le cri qui ne ressemble à rien, le long cri, à la fois strident et sourd, l'appel désespéré de la sirène...

Le matin, sur le pont rafraîchi par la brise, Jeanne se sentit calmée. Un vol de mouettes suivait le navire ; au soleil rougeoyaient les Sanguinaires. La Méditerranée, houleuse, jetait ses crêtes blanches sur l'étendue vert émeraude, tandis que se profilait là-bas les montagnes de la Corse.

Lorsque Jeanne se retourna, elle vit un jeune artiste occupé à peindre. C'était bien les tons d'algue de la mer avec les découpures lointaines des falaises. Mais, non sans dépit, Jeanne aperçut sa propre image esquissée au premier plan. Elle regarda l'audacieux : celui-ci, se voyant découvert, baissa les yeux tandis qu'elle, majestueusement, se retirait.

A déjeuner, Mademoiselle Arville se trouva en face de

l'artiste. La gouvernante parlait peu : Jeanne suivit, malgré elle, la conversation du jeune homme.

« Ainsi, lui disait-on, vous allez faire de la peinture aux Indes ? »

— Oui, je me laisse tenter par le soleil, par les costumes, par

le somptueux caractère du pays... Je suis fatigué de l'Orient à trente-six heures de Paris. Ah ! voir du nouveau, de la lumière, encore de la lumière !

— Comme disait Goethe mourant...

— Je l'adore sans être *in extremis*. La lumière, c'est la joie,



la vie... En remplir ses yeux, la pétrir sur sa palette, la répandre, éclatante, sur ses toiles, quel rêve !... »

Le repas achevé, l'un des deux hommes sortit de table, puis il dit :

« Rébauval, venez-vous prendre le café sur le pont ? »

Jeanne n'écoute pas la réponse. Rébauval ! C'est donc Rébauval, ce jeune peintre, Rébauval, l'artiste admiré, fêté dont elle goûte si fort les œuvres?... Elle en possède une qui éclairait autrefois son boudoir. Et elle y tient tellement, à cette page minuscule, un effet d'aurore sur les rochers et la mer, qu'elle l'a emportée pour avoir toujours sous les yeux une note de l'Occident aimé.

Dès lors, Jeanne regarda l'artiste d'un œil nouveau par où quelque chose de son âme transparaissait. Sa conduite lui parut absurde et sotte. Elle monta sur le pont et, dans une attitude voulue, elle reprit la pose telle qu'il l'avait ébauchée.

Rébauval s'avança, se découvrit :

« Mademoiselle, j'ai à vous demander pardon d'une indiscretion... »

Rougissante, elle répondit :

« Monsieur, c'est moi qui regrette un moment d'humeur bien peu justifié. Pour vous prouver mes remords, et si vous désirez terminer votre étude, je resterai à cette place jusqu'à ce que vous ayez fini... »

Le visage du jeune homme s'éclaira :

« Vraiment, Mademoiselle?... Je suis confus... »

Il se précipita pour chercher sa palette. Bientôt Jeanne, immobile devant la grande scène mouvante, percevait le bruit doux des pinceaux sur la toile.

Enfin Rébauval parla :

« Je crains de vous lasser, Mademoiselle... Vous m'avez rendu grand service : je ne voudrais pas abuser... Demain, nous terminerons, si vous voulez bien... »

Il l'interrogeait de ses yeux pénétrants et doux. Elle vint regarder l'œuvre inachevée, mais charmante déjà, où s'enlevait la fine silhouette sur le fond bleu du ciel et de la terre.

Elle murmura :

« Ça aurait été dommage de ne pas l'achever. »

— Le dommage aurait été de prendre un autre modèle... »

L'étude finie, Rébauval supplia Jeanne de la garder. Elle se défendit, mais il pria tant et si bien qu'elle accepta. Alors elle lui confia qu'elle emportait au loin une toile de lui.

Surpris, charmé, le jeune homme demanda la description de l'œuvre ; il la reconnut et sourit :

« Oui, c'est une vue prise à Cassis, le plus adorable petit port de la Côte méditerranéenne... »

La causerie se prolongea. Rébauval exposa à la jeune fille des théories d'art qui l'intéressèrent. Il lui demanda si elle n'avait jamais fait de peinture. Elle avoua quelques essais d'aquarelle, et il insista pour que, le lendemain, elle en fit à ses côtés.

L'intimité marche vite à bord. On se voit partout, sur le pont, à table, au salon. Rébauval joignait à son talent de peintre une jolie voix de baryton. Un jour, Jeanne l'entendit chanter cette phrase d'une romance :

Et tu ne peux savoir tout le bonheur que broie
D'un caprice enfantin le vol brusque et distrait
Quand il arrache au cœur la proie
Que la lèvre effleurait (1).

La voix était chaude, vibrante ; la poésie triste allait à l'âme. Jeanne la redemanda souvent.

Quelquefois le soir, assis tous deux à l'arrière du bateau, ils contemplaient la mer où, dans les phosphorescences, jouaient les marsouins. Vénus brillait d'une splendeur incomparable

(1) Sully-Prudhomme.

et l'étoile polaire apparaissait déjà, plus près de l'horizon.
« Mademoiselle, dit Rébauval, je vous ai entendue parler de Bombay. Est-ce un voyage d'agrément que vous allez y faire ?

— Cela dépend de ce qu'on appelle agrément : je vais m'y marier...

— Vous marier, répéta-t-il, les yeux agrandis, la voix altérée, d'un ton qui fit rougir la jeune fille.

— Oui, reprit-elle avec une gaieté qui sonnait un peu faux, ce n'est pas banal d'aller retrouver son fiancé... La galanterie exigerait plutôt le contraire, mais à l'impossible...

Rébauval ne répondit rien. Il ne leva plus les yeux de sa pochade qu'il se mit à couvrir de grands traits incohérents.

Dès lors, il sembla éviter Jeanne et celle-ci en eut un vrai chagrin. Elle se sentit plus seule sur cette grande ville mouvante, et quand, de loin, elle voyait Rébauval étendu sur le pont, oisif, pâle, les lèvres serrées, une grande envie de pleurer lui montait du cœur. Il lui tardait d'arriver, d'effacer Rébauval de son souvenir : et toute la peine qu'elle prenait pour ne pas songer à lui le rendait plus présent encore. Elle comptait les jours qui la séparaient du havre de grâce où elle trouverait son fiancé, où elle oublierait près de lui le trouble de son âme, de sa conscience aussi, car n'était-elle pas promise à un autre ?

Mais si, libre, elle avait rencontré Louis Rébauval, de quelle tendresse ne l'eût-elle pas aimé ! De quelle ardeur n'eût-elle pas secondé les efforts du jeune peintre ! Comme elle vibrerait au

contact de cette âme d'artiste ! Et elle se représentait la vie au bras de ce compagnon, la vie de liberté, d'art, de lumière...

Et le voyage se continue sous des zones toujours plus chaudes. Le paquebot arrive en vue de Port-Saïd, qui apparaît comme une ville de mirage à la face de l'eau.

Puis, c'est la traversée du canal ; Suez, la mer Rouge avec ses eaux lumineuses, parmi lesquelles, semblables à des fleurs mauves, gravitent les méduses. Et des êtres nouveaux surgissent, des poissons volants qui rasant la mer comme des hirondelles. L'atmosphère s'alourdit de vapeurs irrespirables...

A la sortie du détroit de Bab-el-Mandeb, le vent soufflait, le ciel était menaçant. De grandes lames de fond venaient soulever le navire. Celui-ci, tout le jour, luttait contre les vagues qui semblaient devoir le submerger. Le capitaine fixait sur l'horizon des regards éperdument inquiets.

Et Jeanne Arville, à quoi pensait-elle ? A son pays, doux abri si lointain, ou bien au fiancé qui, peut-être, l'attendrait vainement ? Non ; elle songeait sans amertume au naufrage possible : mourir avec Rébauval lui semblait une atténuation de peine, presque un soulagement. Que de fois elle avait goûté la douceur de ce voyage auprès de lui, souhaitant l'impossible bonheur de n'en voir jamais le terme... !

Une secousse formidable, un tressaillement au cœur du



bateau !... Puis un arrêt, la sensation que le navire ne luttait plus, qu'il devenait le jouet des vagues, ballotté à leur gré...

Sans comprendre, les enfants poussèrent des cris ; les femmes se trouvaient mal. Qu'était-il arrivé ?... L'arbre de couche avait cédé ; le bateau n'avancait plus, ne pouvait plus être dirigé.

Déjà, le paquebot, entraîné violemment, sortait de la route et les chances s'amointrissaient de rencontrer du secours. Le capitaine fit jeter l'ancre. On mit la chaloupe à la mer et courageusement le second partit avec plusieurs hommes, au hasard, chercher de l'aide.

Alors, pour l'équipage et les passagers, immobiles sur l'Océan, commença une attente pleine d'angoisse, pleine d'horreur. Le danger commun réunissait tous ces êtres divers. Rébauval, qui s'était longtemps tenu à l'écart, se rapprochait maintenant de Jeanne. Il semblait que dans cette île déserte les conventions fussent oubliées. Rien ne persistait que le désir tendu vers la délivrance.

Soudain, des mouvements inattendus vinrent encore ébranler le paquebot. La chaîne de l'ancre s'était brisée. De nouveau l'on flottait à la dérive.

Mais cette fois la situation était plus grave. Le courant, seul maître de la grande épave qu'était devenu le navire, menait celui-ci vers des récifs.

Mademoiselle Hébrard s'était réfugiée dans sa cabine. Jeanne se trouvait seule dans un petit salon, lorsqu'elle vit Rébauval venir à elle. Vivement elle se leva. « Que dit le capitaine ? »

Il répondit avec autorité : « Restez, Mademoiselle. »

Elle se rassit : « Nous sommes en danger de mort, n'est-ce pas ? demanda-t-elle. »

— Peut-être.

— Dites-moi ce que nous avons à redouter.

— D'être jetés sur les récifs du cap Gardafui... Et nous le serons presque fatalement. »

A l'entendre parler si calme, Jeanne se sentait gagnée par la même sérénité.

Il reprit : « Puisque, sans doute, nous ne sortirons pas vivants de ce bateau, laissez-moi vous dire, Jeanne, tout ce dont mon cœur est plein. »

Elle se taisait, trop émue pour répondre. Et le grand bruit des eaux, ces eaux qui leur seraient peut-être une vaste tombe, donnait aux paroles du jeune homme une étrange solennité.

« Je vous aime, murmura-t-il. Comment cet amour est-il venu, si fort, si absorbant, je n'en sais rien. Du jour où je vous ai vue sur le pont, dans la lumière du matin, je n'ai pu détacher ma pensée de vous. Ce qui n'était alors que de la sympathie est devenu un sentiment profond, irrésistible. »

Il lui avait pris une main, qu'elle ne songeait pas à retirer.

« Quand vous m'avez dit que vous alliez vous marier, c'a été un effondrement. Et si vous saviez quelle tentation j'ai eue de me jeter dans cette mer... qui va peut-être nous engloutir... Hors l'affreuse pensée de voir sombrer votre jeunesse, votre beauté, je remerciais Dieu de mourir avec vous... Je n'aurais pas rêvé cette joie... Et vous, dites, la regretteriez-vous beaucoup, la vie ?... »

Elle lui jeta un long, un ineffable regard.

« J'aurais préféré l'existence près de vous ; mais puisque c'est impossible, je bénis la mort de pouvoir vous écouter sans crime. »

— Sans crime ! murmura-t-il subitement repris d'espoir, avec le désir de vivre, puisqu'il était aimé. Ne vaut-il pas mieux reprendre sa parole à un homme que de l'épouser quand on ne l'aime plus ? C'est lui faire un moins grand tort... »

— Ne parlons pas de cela... »

Il appuya ses lèvres sur la petite main, et ils restèrent près l'un de l'autre dans l'attente d'une mort qu'ils n'appréhendaient presque pas.

Un cri résonna dans l'air. Jeanne se jeta dans les bras du jeune homme qui l'étreignit passionnément ; ils restèrent ainsi une seconde, la chair tremblante, l'âme joyeuse.

Ce n'était rien. Le navire reprit sa marche cahotée. Et parfois l'on entendait, on ne savait où, des sanglots, des prières...

Soudain un grand remue-ménage, des ordres donnés par le capitaine, un brouhaha immense retentirent, des clameurs poussées par des centaines de personnes...

Les deux jeunes gens tendirent l'oreille, redoutant presque le salut...

Des feux venaient d'être signalés. Alors sonna l'appel de la sirène. Et comme un écho, l'on entendit le même cri, plus confus, plus lointain. C'était la réponse de ceux qui apportaient la vie. La chaloupe de sauvetage avait trouvé du secours : un navire venait remorquer le paquebot.

Jeanne, en proie à la plus complexe des émotions, s'était retirée dans sa cabine. Elle ne dormit guère cette nuit-là.

Le lendemain on remit à Rébauval un billet qu'il reçut avec un grand serrement de cœur, et, sans surprise, il lut :

Monsieur,

Vous oublierez, j'espère, ce que je vous ai dit. J'étais dans des circonstances si extraordinaires que personne ne blâmerait l'aveu dont vous êtes incapable d'abuser.

Dans quelques jours je serai Madame Henry Johnson. Ne l'oubliez pas... ne me le faites pas oublier.

JEANNE ARVILLE.

Le navire fut remorqué jusqu'à Aden ; on répara les avaries, puis il reprit la mer en

route pour Bombay. Les tristes jours étaient revenus où Louis et Jeanne vivaient à l'écart l'un de l'autre. Plusieurs fois il tenta de lui parler : Jeanne évita toute entrevue.

Mais avec une terreur secrète, elle voyait approcher la fin du voyage.

Bientôt, Bombay fut en vue. D'un œil mélancolique, la jeune fille contemplait le vaste port avec les bassins, les docks, la forteresse où rutilait l'aveuglant soleil.

Une foule nombreuse encombra la jetée, foule bruyante, bariolée de costume et de figure.

Soudain, tout près de Jeanne, une voix murmura :

« Adieu, Mademoiselle. Si jamais vous avez besoin d'un ami, songez à Louis Rébauval. »

Elle répondit, les yeux pleins de larmes :

« Je vous remercie... Adieu, adieu pour toujours... »

Le paquebot avance.

Jeanne aperçoit les uniformes rouges, les casques blancs, sans distinguer encore les visages.

Un mouchoir violemment secoué attire ses regards. Madame Johnson lui fait des signes et la jeune fille répond de la main, surprise de ne pas voir la haute stature de son fiancé.

On aborde, on descend à terre. Jeanne et Mademoiselle Hébrard se dirigent vers Madame Johnson. A plusieurs reprises, celle-ci embrasse la jeune fille.

Jeanne demande :

« Et Henry ?... »

— Mon enfant... Voilà : il a été, dans des conditions exceptionnellement favorables, invité à une chasse au tigre. Ah !... il ne voulait pas aller, c'est moi qui l'ai poussé... »

Du reste, il sera sûrement de retour à la fin de la semaine... »

La physionomie de Jeanne passe par des expressions multiples...

« Cela ne vous fâche pas, ma fille ? Je lui ai dit : elle t'accordera bien deux ou trois jours, puisque vous avez toute la vie devant vous. »

— Si nous devons la passer ensemble, Madame. »

La mère leva d'un centimètre les sourcils qu'elle avait très arqués et fort beaux.

« Je pense, ma chère enfant, qu'il n'y a aucun doute... »

— Si, pourtant, » dit Jeanne, avec fermeté.

Et s'éloignant de quelques pas, elle fait signe à Rébauval d'approcher.

Très vite et très bas elle chuchote :

« Que diriez-vous si le passé était mort, si mes fiançailles étaient abolies, si j'étais libre enfin ?... »

Il la regarde stupéfait. Elle reprend :

« Oui, répondez vite. »

— Je ne pourrais croire à tant de bonheur...

— Et vous voudriez de moi ?

— Si je voudrais ? Ah ! Jeanne... je vous adore ! »

Elle l'entraîne vers Madame Johnson.

« Je vous présente mon ami Louis Rébauval. Nous avons eu de grandes émotions à bord. M. Rébauval m'a donné des preuves non équivoques de dévouement. Je ne pense pas qu'il m'eût préféré une chasse au tigre. Aussi, Madame, permettez-moi de vous dire qu'entre deux affections, je choisis la plus grande. Quand votre fils reviendra, ayant fait bonne chasse, j'espère, vous n'aurez pas de peine à le consoler d'une petite déception... Adieu, Madame... »

Jeanne prit le bras de Rébauval et s'éloigna suivie de la docile Mademoiselle Hébrard.

Quant à Madame Johnson, la stupeur l'avait clouée sur place. Elle regarda la fiancée de son fils qui allait bâtir un foyer loin de lui. L'instinct primordial renversant les barrières de l'éducation, des convenances, lui inspira un geste inattendu : elle montra le poing à Jeanne qui ne s'en aperçut guère.

Puis sa pensée alla rejoindre le fils adoré dans la jungle, aux prises avec les fauves, et elle répéta tout haut :

« Je le lui avais bien dit... Ces Françaises sont toutes les mêmes... »

M. GIRARDET.

(Illustrations de Jules Girardet.)





Chocart-Moreau, pinx.

Copyright 1900 by Chocart-Moreau.

Typographie Goupil, Paris.

PINCÉ !



AYANT poussé dans la baie d'une haute fenêtre le riche faudesteuil de sa chambre parée, la belle et noble dame Sibylle, comtesse de Chastelier, se mit à regarder la nuit, la nuit pareille à une tenture sombre jetée sur la plaine.

Elle songeait. Était-ce en l'apaisement d'une souffrance ou dans l'ébauche d'un sourire que tremblait un double pli d'ombre aux coins relevés de sa bouche, tandis que se voilaient ses noires prunelles striées d'or? Nul n'aurait pu le dire. Nul ne le savait. Qui peut descendre au fond d'une âme? Qui peut prétendre y lire avec certitude? Espoir ou crainte, cela donnait à son visage très pâle une fine expression de mélancolie.

Il y a huit mois, chevauchant une haquenée, que vêtait un caparaçon orné de riches broderies d'or, elle avait accompagné jusqu'aux confins du comté son seigneur et maître, le brave Enguerrand qui s'en allait, entouré

de gentilshommes, ses compagnons, rejoindre le roi Jean le Bon et guerroyer contre l'Anglais.

Mariés depuis peu, ils s'étaient quittés comme deux jeunes amants, avec une émotion si intense que le souvenir en était à la fois cruel et cher à Sibylle. Dans le dernier embrassement, elle avait entendu battre le cœur du chevalier sous l'armure et tout contre lui, défaillante, elle était demeurée quelques minutes. L'écartant doucement enfin, Enguerrand s'était élancé sur la route poudreuse avec les autres chevaliers dont le soleil estival faisait luire les cimiers.

Depuis... les jours fuyaient, des jours espaçant des siècles. L'automne avait doré les coteaux plantés de vignes; les chênes du parc avaient pris des tons de

cuivre, et les hirondelles abandonné les créneaux du donjon. Le château s'était éveillé un matin sous un manteau de neige, blanc comme l'hermine du blason des Chastelier. Des dentelles de givre enguirlandaient les arbres et l'étang gelé ressemblait à un miroir terni et brisé. Puis le printemps était venu, pimpant et doux, mais les ménestrels avaient passé, tristes, chantant noblement les malheurs du roi prisonnier avec ses chevaliers.

Sibylle aussi était captive, car la Jacquerie battait la campagne. Les nids chantaient, les oiseaux s'aimaient dans les bois reverdis et elle languissait en son donjon. L'espoir du retour prochain d'Enguerrand ne soutenait plus la jeune épouse. Que de fois cependant

devant l'image patronale suspendue au mur et aussi devant celle de la Vierge consolatrice des affligés

elle avait prié! Que de fois aussi elle avait évoqué les aïeux, brillante lignée peinte sur le manteau de la cheminée! Vains appels et vaine attente!

Mais quelqu'un près d'elle veillait; son page Raoul qui, au moindre appel, survenait, souple et fier, la main sur la garde de son épée, et vraiment joli sous la sombre veste brodée qu'il portait avec la grâce hardie d'un fils de preux.

Dès l'aube, il courait les champs, sans perdre de vue le château, mais insoucieux du danger pour lui-même, afin de cueillir les fleurs préférées de Sibylle et de lui tresser quelque chapelet de violettes. Enguerrand l'avait laissé au castel avec le vieux sénéchal, les dames d'honneur et une poignée de soldats, lui confiant son bien le plus précieux. Il savait que nul ne serait aussi attentif et aussi brave à la défendre que ce damoiseau à mine hautaine.

Raoul accomplissait cette tâche chevaleresque à souhait. Aussi, était-ce un peu à lui que la comtesse songeait ce soir-là en sa mélancolie charmée. Dans une tourelle proche un hibou pleura; elle tressaillit et s'accouda à la fenêtre. L'abîme béait à ses pieds, sans une étoile en haut, sans une lumière au loin. Du fond des épaisses ténèbres des voix semblaient monter, murmures singultueux, sinistres, pleins du fracas des désastres et du hurlement des révoltes,





franchissant les ponts-levis et les herses, battant les murailles et les vantaux.

Prise d'effroi, elle allait clore la fenêtre, quand, au travers des nuées déchirées comme par les bras invisibles de Dieu, la lune glissa. Toute la campagne s'éclaira, déserte et silencieuse. Au-dessus du mur crénelé, près de l'échauguette, surgit la mouvante silhouette d'un garde dont la hallebarde eut un scintillement d'éclair. Auréolée de cette fugitive clarté la jeune châtelaine, avec son fin profil, avec sa grâce frêle de fleur, apparut comme une vierge de missel. Une voix alors, non loin s'éleva, ramenant sur les rimes ailées d'un virelai le nom de Sibylle, nom chaque fois béni. L'élégant enfant qui chantait disait aux étoiles son amour et sa peine. Et cela finit par un grand soupir auquel un autre soupir répondit.

Le regard de la jeune femme tomba sur un coffret de châtaignier aux ais sculptés à ses armes, ocellés de pierreries rares, incrustés de chrysoprases et de turquoises. Parmi les bijoux et mêlés à des broderies anciennes, il y avait des fleurs fanées et des rubans, des vers aussi, des poèmes exaltés, charmants. Le page amoureux, prodigue d'enfantillages, enveloppait Sibylle

à chaque heure, à chaque minute, de sa passion discrète, mais aussi ardente que contenue. Cependant elle avait eu tort de ne point le rebuter, honnête mais désœuvrée, mais faible; oh! oui, elle avait eu tort. Dououreux, noyé de tendresse, son cœur déborda; et dans la nuit calme un mot jaillit de ses lèvres, un mot que les cent bouches invisibles des échos accompagnés de frémissantes lyres répercutèrent dans les profondeurs du château, un mot formidable et doux, verbe divin : Je t'aime!

La châtelaine s'enfuit, se blottit dans sa chaire, où longtemps elle demeura absorbée et muette, songeant maintenant à l'absent captif ou mort, songeant aussi aux heures suaves que, jeune épousée, elle avait vécues en cette chambre même. Ce fut un dernier effort de sa vertu et de sa pudeur. L'image moins chérie s'effaçait devant d'autres pensées d'amour et une ombre, un fantôme, un homme surgit dans un bond qui traversa la fenêtre. Tremblante, effarée tout d'abord, ne sachant en face de quelle apparition réelle ou spectrale elle se trouvait, Sibylle, les prunelles élargies par l'émoi, laissa Raoul, dont le surcot flottant semblait une aile, tomber à ses pieds et couvrir ses mains de baisers.

C'était miracle qu'il fût parvenu ainsi jusqu'à elle. Comment? pourquoi? Questions inutiles, dangereuses, frivoles. Délicieusement anéantie, Sibylle ne le repoussa point et, comme inconsciente de ses gestes, s'amusait à enrouler autour de ses doigts fuselés les boucles blondes du gentil audacieux.

Lui, puisa dans le coffret précieux, d'où s'exhalèrent les fines senteurs des reliques, et commença, avec une adresse de femme, à la parer, telle qu'une idole, de tous ses bijoux, encerclant ses cheveux dans le tourez de perles, ornant sa main de bagues, agrafant une abeille d'or. Il lui tendit un miroir où elle se contempla en souriant, tandis qu'il souriait en la contemplant. Elle était heureuse de cette admiration. Une chaleur très douce coulait en ses veines. Les mains de Raoul, caressantes, frôlèrent la fourrure d'hermine qui bordait le corsage ouvert en pointe sur la nudité des épaules, entre les seins et coulèrent le long de la cote dont l'étoffe de soie bleue, parfaitement collante, moulait la taille. A la chute des hanches où se nouait la ceinture, il s'arrêta, émerveillé, et minutieusement examina le travail de l'orfèvre qui avait ouvré la boucle, une fleur de gui avec des perles.

Il leva la tête. Un regard tendre croisa le sien. Des aveux lui brûlèrent les lèvres, mais la douce main de Sibylle lui ferma la bouche.

« Songe, enfant, que n'étant ni jeune fille, ni veuve, je ne puis entendre ce que tu veux me dire. »

Il baisa la main et se tut.

« Chante-moi tes vers », dit-elle.

Il chanta. Il chanta jusqu'au jour naissant qui les surprit tous deux dans l'oubli du temps qui passe inexorable. On frappa à la porte. Raoul se faufila lestement dans le clotet qui formait une ruelle derrière le lit placé debout.

Une dame de parade venait annoncer à la châte-

laine l'arrivée d'un messenger qui devançait Enguerrand d'une heure à peine. Déjà tout le château était sur pied.

Sibylle répondit qu'elle avait besoin de repos encore et qu'elle voulait qu'on la laissât. Puis s'adressant au page :

« Raoul, dit-elle, vous avez entendu? Ah! j'aimasse trop mieux que vous fussiez autre part qu'icy. Mon cœur défaille. »

— Oui, bien, répondit Raoul, j'étais adverti du retour depuis le dernier vespre. Adonc je veux, pour l'amour de vous, issir de votre chambre et que nul ne me voie.

— Las! dit-elle, ce n'est point à votre pouvoir, ni au mien.

— Las, fit aussi le page, je le sçavais, je n'ay aultre espérance, sinon mourir. Seez vous cy et regardez. »

De la main il montra les chevaliers chevauchant par la plaine vers le donjon. Leurs armures étincelaient comme des ostensoirs dans le soleil levant et couvraient un long ruban de route. La laissant regarder, le page courut à l'autre fenêtre qui ouvrait sur la cour, s'élança, heurta la corniche où il se maintint une seconde, puis en tournoyant plongea jusqu'au sol où il s'abîma.

Quelques minutes plus tard, le maître faisait son entrée en la féodale demeure, dans le vacarme des buccins et des acclamations. La matinée était claire, le ciel d'une admirable sérénité. Les moineaux pépiaient joyeusement. La belle et noble dame s'avança vers son seigneur, un reflet du ciel printanier en ses yeux, et elle lui dit de sa voix sincère et caressante :

« Gentil mary, advisez que je suis en très langoureuse affliction de vous croire à la mercy de vos ennemis et de ne point vous veoir depuis longtemps. »

(Aquarelles de L. Chalon.)

PAUL LACOUR.



Et

Figaro illustré

1900

TABLES DES MATIÈRES

L'abondance des matières sur l'Exposition a déterminé une rédaction nouvelle de la Table, qui se trouve ici divisée en trois parties :

1^{re} Table des Sommaires. — 2^e Table des Illustrations relatives à l'Exposition de 1900.

3^e Table alphabétique des Artistes dont les œuvres sont reproduites.

SOMMAIRES DES NUMÉROS

118. — JANVIER

- La Belle sans Nom*, nouvelle, par JEAN RAMEAU; illustrations par ORAZI 1
Le Récit du Placier, par ALPHONSE ALLAIS; illustrations par DOËS 5
Le Monde il y a vingt ans, par CLAUDE VENTO; illustrations par FRÉDÉRIC RÉGAMÉY 8
Les Fresques du Palais-Bourbon, par ARSÈNE ALEXANDRE, reproductions des fresques d'EUGÈNE DELACROIX et de la bibliothèque du Corps Législatif 14
Prenez vos places, revue de l'année qui vient; texte et dessins, par BAC 21

FAC-SIMILÉ HORS TEXTE EN COULEURS

Jours heureux, par CH. CHAPLIN.

COUVERTURE

Il neige, par M. DE LEFTWICH-DODGE.

119. — FÉVRIER

(NUMÉRO SPÉCIAL. — LA FEMME, par DE FEURE)

- Au Lecteur*, par la DIRECTION 26
Enquête sur l'Art moderne, par THIÉBAULT-SISSON 27
Georges de Feure, par HENRI FRANTZ 37
(Ce numéro est orné de trente illustrations en couleurs, en noir et en camaïeu, d'après les œuvres de M. G. DE FEURE.)

120. — MARS

- Les Tableaux de Botticelli, récemment découverts à Florence*, par E. MUNTZ; trois tableaux inédits de BOTTICELLI 50
Le Monde il y a vingt ans, par CLAUDE VENTO; illustrations de FRÉDÉRIC RÉGAMÉY (2^e article) 53
Les Chevaux et la Voiture au XVIII^e siècle, par LOUIS VALLET 57
Berceuse russe, musique de GEORGES PFEIFFER; illustrations par L. MÉTIVET 60
Le Lion jaloux, par TANCRÈDE MARTEL; illustrations par HENRI MEYER 62
Le Pavillon de Bosnie, aquarelle de MUCHA 64
En Seine. — Les Berges du Cours-la-Reine 65
Le Métropolitain de Paris, par MÉTRO 67

FAC-SIMILÉ HORS TEXTE EN COULEURS

Officier supérieur de la maison du Roi, par L. VALLET.
Profil, par M. T. ROBERT-FLEURY.

COUVERTURE

Domino, par F.-H. KAEMMERER.

L'EXPOSITION DE 1900

121. — AVRIL

- Chronique de l'Exposition*, par ANTONIN PROUST 74
Décoration de la Salle des Fêtes, par THIÉBAULT-SISSON 80
L'Exposition Décennale. — Benjamin-Constant, par HENRI FRANTZ 93
Tableaux et dessins de MM. FRANÇOIS FLAMENG, EUG. CORMON, ALB. MAIGNAN, G. ROCHEGROSSE, CAMILLE BOIGNARD, BENJAMIN-CONSTANT, ROLARD, LEROUX, MANIGLIER, BARRAU. — Vues photographiques.

GRANDE PRIME DOUBLE EN COULEURS

Sur la Seine. — Les Palais des Nations.

COUVERTURE

Les Arts, par FRANÇOIS FLAMENG. — Fragment de la décoration de la Salle des Fêtes.

122. — MAI

- L'Inauguration de l'Exposition Universelle de 1900*, par M. ANTONIN PROUST 98
Le Petit Palais des Beaux-Arts et l'Exposition Rétrospective, par M. ANTONIN PROUST 105
L'Exposition Rétrospective de l'Art français, par M. MIGEON 109
A travers l'Exposition de 1900, par M. ANTONIN PROUST 114
Alexandre Falguière, peintre et sculpteur, par M. HENRI FRANTZ 117
Illustrations d'après les tableaux et les sculptures de M. A. FALGUIÈRE. — L'Inauguration (14 vues). — Le Petit Palais des Champs-Élysées (intérieur et extérieur, 8 vues). — L'Exposition Rétrospective (7 reproductions). — La Porte Monumentale (4 vues). — Exposition Coloniale du Palais du Trocadéro (2 vues prises du Pont d'Iéna et du bas de la Tour Eiffel).

GRANDE PRIME DOUBLE EN COULEURS

Le Pont Alexandre III. — Vue prise de la rive gauche.

COUVERTURE

Le Petit Palais des Champs-Élysées

123. — JUIN

- Le Grand Palais des Champs-Élysées* par M. ANTONIN PROUST 122
A Travers l'Exposition Décennale, par M. DEMAISON 130
Le Pavillon Royal d'Italie, par M. ARSÈNE ALEXANDRE 138
Le Trottoir Roulant (scènes instantanées). *Figures d'artistes. — Eugène Lambert*, par M. FRÉDÉRIC MASSON 142

Illustrations d'après les tableaux et les statues de MM. FRANÇOIS SCHOMMER, DAGNAN-BOUVERET, H. GERVEX, H. MARTIN, P.-A. LAURENS, P.-A. BESNARD, EM. FRIANT, LHERMITTE, ROCHEGROSSE, A.-P. ROLL, EUG. LAMBERT, CARLÈS, LEFEBVRE, CORDONNIER, LABATUT, DAILLON, LÉONARD, BOUCHER, CHARPENTIER, GASCQ. — Vues du Grand Palais (intérieur et extérieur). — Vues du Pavillon Royal d'Italie (intérieur et extérieur). — Le Trottoir Roulant (scènes instantanées).

GRANDE PRIME DOUBLE EN COULEURS

La rive droite de la Seine. (Vue présentant la perspective du pont de l'Alma au Trocadéro.)

COUVERTURE

La Nef centrale du Grand Palais. — Exposition Décennale.

124. — JUILLET

- Promenade à l'Esplanade des Invalides*, par M. ANTONIN PROUST 146
Les Manufactures de l'Etat à l'Exposition. — Beauvais, Sévres, par M. ARSÈNE ALEXANDRE 152
Les Uniformes anciens de l'Armée Allemande, par M. FRÉDÉRIC MASSON 161
Les Théâtres éphémères de l'Exposition, par M. RENÉ MAIZEROTY 166
Illustrations d'après les tableaux et statues de MM. ZUBER, BOUCHER, COUTAN, JEANNIOT, ALLAR, DEVÈCHE, GEBLEUX, FOURNIER, BIEUVILLE, LÉONARD, FRÉMIET, CROS. — Vues des Palais de l'Esplanade des Invalides (intérieur et extérieur, 9 vues). — Uniformes de l'Armée Allemande au Palais des Armées de Terre et de Mer (13 reproductions). — Les Danseuses du Théâtre Egyptien (7 portraits).

GRANDE PRIME DOUBLE EN COULEURS

Panorama du Champ-de-Mars. (Vue prise du Palais du Trocadéro.)

COUVERTURE

Une Ouled-Nail de la rue d'Alger, par JEANNIOT.

125. — AOÛT

LES COLONIES FRANÇAISES
L'EXPOSITION COLONIALE

Texte par HENRI MALO.

Préface	170
Les Débuts	172
Le Pavillon des Colonies Indo-Chine	174
Colonies d'Afrique	179
Les Anciennes Colonies	187
Les Petites Colonies	188
Madagascar	189

Les Pavillons des Colonies à l'Exposition
(44 vues).

HORS TEXTE EN COULEURS

Colonies françaises : Indo-Chine. — La Pagode des Bouddhas. — La Relève des Sentinelles.	
Colonies françaises : Sénégal. — Le bijoutier Gallo-Thiam et les joueurs de Cora.	

COUVERTURE

Une Case Cambodgienne au village du thé.

126. — SEPTEMBRE

Texte par ANTONIN PROUST.

Promenade à travers l'Exposition. — Les Palais de l'Esplanade des Invalides (Expositions de la Russie, de l'Allemagne, des Etats-Unis, de la Hongrie).	194
Les Palais et les Pavillons étrangers de la Rue des Nations (Etats-Unis. — Hongrie. — Autriche. — Allemagne. — Espagne. Monaco).	201

Les Palais du Cours-la-Reine.	208
Les Palais du Trocadéro et du Champ-de-Mars	212
Vues prises au travers de l'Exposition (27).	

GRANDE PRIME DOUBLE EN COULEURS

La Salle des Fêtes au Champ-de-Mars (Vue intérieure).

COUVERTURE

Le Palais des Armées de Terre et de Mer et le Terre-Neuvien. (Vue prise de la Seine.)

127. — OCTOBRE

Texte par JEAN-J. MARQUET DE VASSELOT.

Frédéric II, amateur d'art français. — La peinture française du XVIII ^e siècle au Pavillon Impérial Allemand	218
Reproductions d'œuvres de peinture et de sculpture de PESNE, HOUDON, DUPLESSIS, DE TROY, WATTEAU, PATER, LANCRET, CHARDIN, BOUCHER, TASSAERT. Vues des salons intérieurs du pavillon impérial allemand.	

COUVERTURE EN COULEURS

Pavillon Impérial Allemand (1^{er} étage, vestibule)

128. — NOVEMBRE

Les Expositions du Siècle, par JULES ROCHE. L'Exposition de 1900, Conclusion, par EMILE BERR.	242
	256

Illustrations d'après les statues de M. M. PETER. Vues prises au travers de l'Exposition (49 vues).

GRANDE PRIME DOUBLE EN COULEURS

Le Palais de l'Electricité.

COUVERTURE

Vue panoramique de la Tour Eiffel et du Globe Céleste, prise de la Seine.

129. — DÉCEMBRE

(NUMÉRO DE NOËL)

Rose d'Hiver. Légende de Tlemcen, par MICHEL ANTAR; illustrations de KOWALSKY	266
Invocation, tableau par A. VOLLON.	269
Une Victime de Murger, par CL. DUFOUR; illustrations de BALESTRIERI	271
Qui va à la Chasse... par M. GIRARDET; illustrations de JULES GIRARDET	279
Pincé, tableau par CHOCARNE-MOREAU.	284
La Mort du Page, par PAUL LACOUR; illustrations de L. CHALON.	285

FAC-SIMILÉ HORS TEXTE EN COULEURS

(Grande double prime)

La Revanche de la Cigale, par F. BAUER. La Cantine, par AD. MOREAU.

COUVERTURE

Roses de Noël, par FR. FLAMENG.

TABLE DES ILLUSTRATIONS RELATIVES A L'EXPOSITION DE 1900

I

HISTOIRE ET GÉNÉRALITÉS

M. Alfred Picard, commissaire général de l'Exposition, d'après le dessin de M. F. FLAMENG.	73
M. Bouvard, directeur de l'architecture, des parcs et jardins et du service des fêtes, d'après le dessin de M. F. FLAMENG.	75
Diplôme de l'Exposition universelle de 1900, dessin de M. CAMILLE BOIGNARD.	92

L'INAUGURATION DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE
(14 avril 1900)

Embarquement du cortège officiel	97
Passage du cortège officiel	98
Le cortège officiel	98 et 100
Aspect du Champ-de-Mars	100
La Passerelle et le pont d'Iéna lors du passage du cortège officiel.	101
L'Exposition vue de la Seine; la Rue des Nations le jour de l'inauguration.	102 et 104
Le Pavillon impérial d'Allemagne. — Le Pavillon royal de Belgique.	104
L'Exposition vue de la Seine; le pont des Invalides le jour de l'inauguration	103
La Salle des Fêtes, 3 vues instantanées prises durant la cérémonie d'inauguration. — La Tribune officielle: M. Loubet prononçant son discours.	99
L'Inauguration du Grand Palais; en attendant le cortège.	124

LA FÊTE DE L'HORTICULTURE

(6 septembre 1900).

Le passage des chars sous la Tour Eiffel. Le char de la classe 46	249
Le char de l'Horticulture	250
Corbeilles d'orchidées	250
Le char de la Principauté de Monaco	250
Le char de la déesse Flore	251
Le char du Syndicat des Fleuristes	251
Le char d'orchidées	252
Les Fauteuils roulants	252
Le char des palmiers	252
Voiturette Louis XV	252

FÊTES DE NUIT

La place de la Concorde, le 14 juillet 1900. Les Quais (rive droite)	253
Le Champ-de-Mars.	253
La Seine et le Pont Alexandre III.	253
La Tour Eiffel.	254
Le Feu d'artifice	254
Le Palais de l'Electricité et le Château d'Eau.	255
Le Quai des Nations.	255

II

PORTE MONUMENTALE

La Porte monumentale. — La Parisienne, par M. MOREAU-VAUTHIER, statue surmontant la Porte monumentale	114
---	-----

La Porte monumentale. Frise « Le Travail » (2 vues), exécutée par M. GUILLOT	116
--	-----

III

PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

GRAND PALAIS

Grand Palais des Champs-Élysées, vue prise de l'avenue Nicolas II.	122
L'Avenue Nicolas II, vue prise de l'entrée par l'avenue des Champs-Élysées.	123
Grand Palais, façade sur l'avenue d'Antin. La Science marche en dépit de l'ignorance, groupe équestre, par M. PETER. — L'Inspiration guidée par la Sagesse, groupe équestre, par M. PETER.	244
Porche central sur l'avenue Nicolas II.	127
L'Art et la Nature, groupe, par M. P. GASCO (porche central)	128
L'Architecture, statue, par M. A. CARLES (porche central)	125
La Peinture, statue, par M. C. LEFEBVRE (porche central)	125
La Sculpture, statue, par M. A. CORDONNIER (porche central)	125
La Musique, par M. J. LABATUT (porche central)	125
L'Architecture, statue, par M. DAILLION. L'Inspiration, groupe, par M. A. BOUCHER (porche central)	126
La Céramique, statue, par M. LÉONARD. L'Art au XVIII ^e siècle, statue, par M. H. LEFEBVRE (colonnade)	128
L'Art contemporain, statue, par M. F. CHARPENTIER (colonnade)	128
Le Vestibule, sur l'avenue d'Antin. La Nef centrale de la Sculpture. — Exposition décennale (couverture couleur), n° 123. Le Grand Hall de la Sculpture	127
Le Grand Hall de la Sculpture (2 vues)	129

EXPOSITION DÉCENNALE

Portrait de Théâtre, par P.-A. BESNARD. M. Benjamin-Constant (portrait)	133
L'Entrée du pape Urbain II, décoration de la Salle des « Illustres » au Capitole de Toulouse, par BENJAMIN-CONSTANT. Urbain II (détail), par BENJAMIN-CONSTANT. Portrait de Madame J. Von Derwies, par le même.	93
Bretonnes au Pardon, par DAGNAN-BOUTREAU.	130
Falguière dans son atelier	117
Nymphes chasseresses, par FALGUIÈRE. Diane, par le même.	118
La Poésie héroïque, par le même	118
Junon, par le même.	119
Danseuse, par le même	120
Henri de la Rochejaquelein, par le même. Jours heureux, par EMILE FRIANT.	134
Portrait de Madame G..., par H. GERVEX. M. Eugène Lambert dans son atelier	142
Jack, Sam, Shot, par L.-EUG. LAMBERT. Pillage d'Armoire (fragment), par le	142

même.	143
Un Terrier de Renards, par le même.	144
L'Ennemi, par le même.	144
La Bourrasque, par P.-A. LAURENS.	132
Les Faucheurs, par LHERMITTE	135
Vers l'Abîme, par H. MARTIN.	132
La Course au Bonheur, par G. ROCHEGROSSE.	136
Souvenir commémoratif de la pose de la première pierre du pont Alexandre III, par A.-P. ROLL.	137
Portrait, par FRANÇOIS SCHOMMER.	121

PETIT PALAIS

Petit Palais des Champs-Élysées (couverture), n° 122. Vue prise de l'avenue Nicolas II. — La cour.	105
Le grand portail.	106
La Seine et ses affluents, groupe par M. FERRARY. — Les Quatre Saisons, groupe par M. CONVERS. — Sculptures pour la décoration de la façade.	106

EXPOSITION RÉTROSPECTIVE

Pleureurs provenant du tombeau de Philippe le Hardi, collection de M. le baron ARTHUR SCHICKLER	109
Bras reliquaire XIII ^e siècle (église de Mairy). Ivoire XII ^e siècle. — Diptyque ivoire XIV ^e siècle, collection de M. BOY	110
Canapé époque de la Régence, collection CHAPPEY.	111
Meuble école lyonnaise, XVI ^e siècle, collection de M. CHABRIÈRE-ARLÈS	111
Falconet, marbre XVIII ^e siècle, collection de M. BOY	112
Salle du Métal, Dinanderie, Ferronnerie, Bronze et Armes. — Salle des Céramiques.	107
Salle de l'Orfèvrerie du moyen âge.	108

IV

PONT ALEXANDRE III

Vue prise de la rive gauche et présentant la perspective de la Porte monumentale au Petit Palais, grande double prime en couleurs, n° 122.

V

COURS-LA-REINE

La rive droite de la Seine, vue présentant la perspective du pont de l'Alma au Trocadéro, grande double prime en couleurs, n° 123. Palais des Congrès et les Serres, vue prise de la rive gauche	247
Les Serres, vue d'ensemble prise de la Seine.	212
Les Serres, vue générale intérieure	209
Palais de l'Horticulture	208
Les Serres, vue intérieure.	210
Palais de l'Economie sociale et des Congrès. Pavillon de la Ville de Paris	211
	207

VI

TROCADERO

<i>Le Trocadéro et les Expositions coloniales, vue générale, prise au 31 mars 1900, de la première plate-forme de la Tour Eiffel</i>	78
<i>Vue prise vers le Trocadéro et l'Exposition coloniale à travers la Tour Eiffel</i>	115
<i>Perspective de l'Exposition coloniale et du palais du Trocadéro, vue prise du pont d'Iéna</i>	113
<i>Palais du Ministère des Colonies. — Serres coloniales au palais du ministère des Colonies</i>	171
<i>M. J.-Charles Roux, délégué des ministères des Affaires étrangères et des Colonies à l'Exposition universelle de 1900</i>	170
<i>M. Saint-Germain, sénateur d'Oran, adjoint au délégué des ministères des Affaires étrangères et des Colonies</i>	173
<i>M. Scellier de Gisors, architecte en chef de l'exposition coloniale</i>	173
<i>Statue de Jules Ferry, maquette de la statue érigée à Tunis</i>	172
MADAGASCAR	
<i>Monument destiné à être élevé à Tananarive à la mémoire des soldats et marins morts dans la campagne de 1895. — BARRIAS, sculpteur</i>	169
<i>Indigènes malgaches</i>	191
<i>La Musique de la reine Ranavaloa</i>	191
<i>La Forge</i>	192
INDO-CHINE	
<i>Une Case cambodgienne au village du Thé (couverture), n° 125</i>	
<i>Palais des Arts industriels. — Palais de Co-Loa-Tonkin</i>	174
<i>Miliciens Annamites et Laotiens. — L'inspection avant le départ</i>	173
<i>Sari dite Chérie, éléphant blanc du Cambodge</i>	174
<i>Le Village du Thé. — Les Vendeuses annamites</i>	175
<i>Annamites en costume de gala pour la promenade du Dragon</i>	177
<i>Palais des Arts religieux. — La Pagode des Bouddhas. — La relève des sentinelles (couleur), en regard de la page</i>	176
<i>Palais des Produits agricoles. — Pagode de Cholon (Cochinchine)</i>	176
<i>Ouvriers annamites. — Village du Thé. — Le Temple des Khmers. — La Salle souterraine</i>	178
<i>Les Cases cambodgiennes</i>	177
<i>Une Ruine khmer</i>	177
VIEILLES COLONIES	
<i>Le Pavillon de la Guadeloupe</i>	189
<i>La Martinique. — Comptoir de dégustation</i>	189
<i>Une Case congolaise</i>	190
<i>Le Pavillon de la Côte d'Ivoire</i>	190
<i>Le Pavillon de la Guyane</i>	190
<i>Le Pavillon de la Nouvelle-Calédonie</i>	190
<i>Le Pavillon de l'Inde française. — La Pagode</i>	192
SÉNÉGAL. — SOUDAN	
<i>L'Atelier des Bijoutiers sénégalais</i>	179
<i>Le Pavillon du Sénégal-Soudan</i>	179
<i>Tisserand sénégalais et son apprenti</i>	180
<i>Les Artisans sénégalais de l'Exposition</i>	181
<i>Le Bijoutier Gallo-Thiam et les Joueurs de Cora (couleur), en regard de la page</i>	185
DAHOMÉY	
<i>Artisan dahoméen, femmes et enfants</i>	182
<i>Pavillon du Dahoméy</i>	183
<i>Le marabout Mama examinant le travail du vannier dahoméen</i>	183
<i>Tirailleurs dahoméens</i>	184
<i>Dahoméens (le groupe des civils)</i>	185
GUINÉE FRANÇAISE	
<i>M. Ballay, gouverneur de la Guinée française</i>	186
<i>Le Pavillon</i>	186
<i>Konakry. — Panoramas. — Gouvernement. — Mission et Eglise. — Pont sur la route de Konakry au Niger. — Avenue de Boulbiné</i>	187 et 188
<i>Boubou, le compagnon de M. Noirot</i>	188
ALGÉRIE	
<i>Pavillon officiel de l'Algérie, vue générale prise du palais du Trocadéro</i>	213
<i>Le Pavillon officiel de l'Algérie, vue prise du pont d'Iéna</i>	214
<i>Une Ouled-Nail de la rue d'Alger, par M. JEANNIOT (couverture couleur), n° 124</i>	
<i>Les Théâtres éphémères à l'Exposition. — Le Théâtre égyptien (7 portraits). 166, 167 et 168</i>	

VII

CHAMP-DE-MARS

<i>Vue générale de l'Exposition, aquarelle de M. HOFFBAUER</i>	76 et 77
<i>Panorama du Champ-de-Mars, vue prise du Palais du Trocadéro, grande prime double en couleurs, n° 124</i>	
<i>Vue prise vers le Champ-de-Mars et le Palais de l'Electricité, à travers la Tour</i>	

<i>Eiffel</i>	115
<i>La Tour Eiffel et le Globe Céleste, vue panoramique prise de la Seine (couverture couleur), n° 128</i>	
<i>Palais du matériel et des procédés généraux de la Mécanique</i>	216
<i>Palais du Génie civil et des Moyens de Transport</i>	243
<i>Palais des Arts Libéraux (porche d'entrée)</i>	245
<i>Pavillon des Forêts, Chasse, Pêche et Cueillettes</i>	247
<i>Palais des Mines et de la Métallurgie (porche d'entrée)</i>	246
<i>Palais du Champ-de-Mars. — Frise : les Moyens de Transport, sculpture de M. ALLARD</i>	194
<i>Palais de l'Electricité, grande prime double en couleurs, n° 128</i>	
<i>Palais de l'Electricité et Château d'Eau</i>	215
<i>Autre vue</i>	216
<i>Palais Lumineux</i>	248
<i>Vue Générale prise au 31 mars 1900 de la première plate-forme de la Tour Eiffel</i>	78

SALLE DES FÊTES

<i>Salle des Fêtes, vue intérieure, grande prime double en couleurs, n° 126</i>	
<i>Etude pour la décoration de la — par M. F. FLAMENG</i>	74
<i>Panneau central, décoration de la — par M. F. FLAMENG, couverture. C.</i>	
<i>Etude pour la décoration de la — par M. F. FLAMENG</i>	76
<i>L'Industrie (vue d'ensemble), décoration de la — par M. F. FLAMENG</i>	80
<i>Etudes pour la décoration de la — par M. F. FLAMENG</i>	80
<i>Les Sciences, décoration de la — par M. FR. ROLARD</i>	81
<i>Les Lettres, décoration de la — par M. CH. LEROUX</i>	81
<i>Les Industries de la soie et de la laine (panneau de gauche), décoration de la — par M. F. FLAMENG</i>	81
<i>Etudes pour la décoration de la — par M. F. FLAMENG</i>	82
<i>Les Industries chimiques (panneau de droite), décoration de la — par M. F. FLAMENG</i>	82
<i>Etudes pour la décoration de la — par M. EUG. CORMON</i>	83
<i>Les Arts, décoration de la — par M. CH. MANIGLIER</i>	84
<i>Les Industries, décoration de la — par M. TH. BARRAU</i>	84
<i>L'Electricité (panneau de gauche), décoration de la — par M. EUG. CORMON</i>	84
<i>Les Mines et les Forges (panneau central), décoration de la — par M. EUG. CORMON</i>	85
<i>Le Génie civil (panneau de droite), décoration de la — par M. EUG. CORMON</i>	85
<i>Le Vin, le Blé (panneau central), décoration de la — par M. ALBERT MAIGNAN</i>	86
<i>Le Blé, les Légumes (panneau central), décoration de la — par M. ALBERT MAIGNAN</i>	87
<i>La Pêche, le Cidre, la Cueillette (panneau de gauche), décoration de la — par M. ALBERT MAIGNAN</i>	88
<i>Les Jardins, les Fruits (panneau de droite), décoration de la — par M. ALBERT MAIGNAN</i>	88
<i>Les Beaux-Arts (panneau central), décoration de la — par M. G. ROCHEGROSSE</i>	89
<i>Etudes pour la décoration de la — par M. G. ROCHEGROSSE</i>	89
<i>Armées de Terre et de Mer. — Colonies. — Distribution des Drapeaux au 14 juillet 1881 (panneau de gauche), décoration de la — par M. G. ROCHEGROSSE</i>	90
<i>Etudes pour la décoration de la — par M. G. ROCHEGROSSE</i>	90
<i>Hygiène et Assistance publique (panneau de droite), pour la décoration de la — par M. G. ROCHEGROSSE</i>	91
<i>Etudes pour la décoration de la — par M. G. ROCHEGROSSE</i>	91

VIII

SECTIONS ÉTRANGÈRES
ET PAVILLONS ÉTRANGERS

Le *Figaro Illustré* a consacré des numéros spéciaux hors série à chacune des sections étrangères suivantes :

SUÈDE*	
AUTRICHE**	
ALLEMAGNE***	
ITALIE****	
RUSSIE*****	
PAYS-BAS*****	
La Rue des Nations. — Sur la Seine. — Les Palais des Nations (projet), grande prime double en couleurs, n° 121.	
ALLEMAGNE	
<i>Le Pavillon impérial</i>	104
<i>Palais de la Décoration (Esplanade des Invalides). Entrée de la section allemande</i>	197
<i>— De la Décoration (Esplanade des Invalides). — Les Porcelaines</i>	196

<i>Pavillon impérial Allemand. — Quai des Nations</i>	193
<i>— Vue intérieure</i>	204
<i>— Autre vue intérieure</i>	204
<i>— 1^{er} étage, vestibule (couverture couleur), n° 127</i>	
<i>— Le Petit Salon</i>	218
<i>— Le Grand Salon</i>	219 et 220
<i>— Galerie du château de Sanssouci (Potsdam)</i>	220
<i>— Cartonniér</i>	239
<i>— Brûle-Parfums</i>	240
<i>— Vase en Onyx</i>	240
<i>— BOUCHER. — Vénus, Mercure et l'Amour</i>	237
<i>— CHARDIN. — Le Dessinateur</i>	230
<i>— COZETTE ET DUPLESSIS. — Louis XVI</i>	219
<i>— DE TROY. — La Déclaration, H. T. en regard de</i>	220
<i>— HOUDON. — Voltaire</i>	218
<i>— — Le Prince Henri de Prusse</i>	236
<i>— LANCRET. — Le Bal</i>	224
<i>— — La Fête en plein air</i>	228
<i>— — La Fin du repas</i>	230
<i>— — Le Moulinet</i>	232
<i>— — Réunion dans un pavillon</i>	231
<i>— — L'Oiseleur</i>	234
<i>— — Le Montreur de boîte d'optique</i>	236
<i>— PATER. — La Fête en plein air</i>	225
<i>— — Le Bain</i>	229
<i>— — Réunion devant le mur d'un parc</i>	235
<i>— — Arrivée des Comédiens au Mans</i>	235
<i>— — Les Pêcheurs</i>	238
<i>— PESNE. — Frédéric II</i>	217
<i>— TASSAERT. — L'Amour nourri par l'Espérance</i>	239
<i>— WATTEAU. — Les Comédiens français</i>	221
<i>— — L'Enseigne de Gersaint</i>	222 et 223
<i>— — L'Amour à la campagne</i>	226
<i>— — L'Embarquement pour Cythère (Original au Château de Berlin. — Esquisse au Musée du Louvre)</i>	227
<i>— — La Danse</i>	231
<i>— — La Leçon d'Amour, H. T., en regard de</i>	237
AUTRICHE	
<i>Pavillon impérial (intérieur)</i>	202
BELGIQUE	
<i>Le Pavillon royal</i>	104
BOSNIE ET HERZÉGOVINE	
<i>Le Pavillon</i>	64
BULGARIE	
<i>Le Pavillon</i>	258
CHINE	
<i>L'Exposition Chinoise. — La Porte de Pékin</i>	262
DANEMARK	
<i>Le Pavillon royal</i>	258
ESPAGNE	
<i>Le Pavillon royal (vue extérieure)</i>	205
ÉTATS-UNIS	
<i>Le Pavillon. — L'Entrée. — Rue des Nations</i>	201
<i>Le Palais de la Décoration (Esplanade des Invalides). — Entrée de la section</i>	198
GRÈCE	
<i>Le Pavillon royal</i>	256
HONGRIE	
<i>Le Pavillon</i>	259
<i>Le Pavillon. — La Salle des Hussards</i>	202
<i>Le Pavillon (vue extérieure)</i>	203
<i>Le Palais de la Décoration (Esplanade des Invalides), entrée de la section hongroise</i>	199
ITALIE	
<i>Le Pavillon royal (vue prise du Quai d'Orsay)</i>	138
<i>Vue intérieure</i>	139
<i>Vue prise du Pont des Invalides</i>	140
LUXEMBOURG	
<i>Le Pavillon du Grand-Duché</i>	259
MEXIQUE	
<i>Le Pavillon</i>	242
MONACO	
<i>Le Pavillon de la Principauté</i>	206
PAYS-BAS	
<i>Le Pavillon des Indes Néerlandaises. — Temple de Tjandi-Sari (Trocadéro)</i>	257
<i>Le Pavillon des Indes Néerlandaises</i>	260
PÉROU	
<i>Le Pavillon</i>	259
PERSE	
<i>Le Pavillon</i>	258
PORTUGAL	
<i>Le Pavillon</i>	260

ROUMANIE	
Le Pavillon.	258
RUSSIE	
Le Pavillon de la Sibérie et de l'Asie Russe au Trocadéro (Trocadéro)	212
Le Palais de la décoration du mobilier des édifices publics et des habitations. (Esplanade des Invalides, entrée de la section russe.) (Section Russe).	195
Salon de la Conférence de la Paix.	204
SAINT-MARIN	
Le Pavillon.	263
SERBIE	
Le Pavillon.	263
TRANSVAAL	
Le Pavillon de la République Sud-Africaine.	259
TURQUIE	
Le Pavillon impérial.	261

IX

ESPLANADE

Le Palais des Armées de Terre et de Mer et le Terre-Neuven, vue prise de la Seine (couverture couleur), n° 126.	
Les Palais de l'Esplanade (sections françai-	

ses). — Façade sur l'avenue Centrale (côté de la rue de Constantine). — Architectes : MM. TOUDOIRE, PRADELLE et ESQUIÉ.	147
Les Palais des Invalides, vue prise de la Batterie triomphale.	200
L'Avenue Centrale, vue prise du pont Alexandre III.	146
Palais des Armées de Terre et de Mer (porche d'entrée), vue prise de la passerelle.	241
Uniformes de l'Armée allemande au Palais des Armées de Terre et de Mer (13 reproductions).	161, 162, 163, 164 et 165
Palais des Manufactures nationales (sections étrangères). — Façade d'angle sur l'avenue Centrale (côté de la rue Fabert). Architectes : MM. TOUDOIRE et PRADELLE.	148
Façade sur l'avenue Centrale (côté de la rue Fabert).	151
Palais des Manufactures nationales (sections françaises). — Façade d'angle sur l'avenue Centrale (côté de la rue de Constantine). Architectes : MM. TOUDOIRE et PRADELLE.	151
MANUFACTURE DE SEVRES	
Le Repos (biscuit), modèle d'ALFRED BOUTHER.	154
Travée d'un pavillon d'exposition céramique.	155
Cheminée en grès cérame.	156

Une des vitrines d'entrée, porcelaine.	157
Porcelaine dure, couleurs, sous couverte de grand feu de four (4 vases).	157
Surtout de table. — Danses de l'Echarpe. — Figurines en biscuit, modèles de M. A. LÉONARD.	158
Surtout de Table. — Minerve, Diane. — Modèles de M. E. FRÉMIET.	159
Vase de l'Automne.	159
Histoire du Feu, bas-relief en pâte de verre, par H. CROS. Médallions en pâte de verre, du même.	160
MANUFACTURE DE BEAUVAIS	
Tentures et ameublements destinés au ministère des Affaires étrangères.	152
Le Printemps, l'Hiver, cartons de M. ZUBER.	153
Palais de la Décoration et du Mobilier des Édifices publics. — Façade sur l'avenue Centrale (côté de la rue de Constantine).	145
Palais des Industries diverses (sections françaises). — Façade sur l'avenue Centrale (côté de la rue de Constantine).	149
Palais des Industries diverses (2 vues).	150
Palais des Industries diverses, vue prise de la Batterie triomphale.	79
Palais des Industries diverses. — Frise de trente mètres, exécutée par M. FRÈRE.	74
Trottoir roulant. — Six vues instantanées.	141

TABLE DES ARTISTES DONT LES ŒUVRES SONT REPRODUITES

ALLAR. Cheminée.	156
ALLARD. Frise : Les Moyens de Transport.	194
ANZA. Pavillon du Mexique.	242
BAC. Illustrations de : Prenez vos places. 21, 22, 23 et.	24
BALESTRIERI. Illustrations de : Une Victime de Murger. 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277 et.	278
BALINT. Pavillon de la Hongrie.	203
BALLU. Pavillon de l'Algérie.	213
BARRAU. Les Industries.	84
BARRIAS. Monument de Tananarive.	160
BAUDRY. Pavillon de la Serbie.	263
BAUER. La Revanche de la Cigale (grande prime hors texte), n° 129.	
BERTONE. Pavillon de l'Inde française.	192
BESNARD. Portrait de Théâtre.	133
BIEUVILLE. La Terre. — La Mer (vases de Chagny).	157
BOIGNARD. Diplôme de l'Exposition.	92
BOTTICELLI. Tableaux. 49, 51 et.	52
BOUCHER (F.). Venus, Mercure et l'Amour.	237
BOUCHER (A.). L'Inspiration.	126
— Le Repos.	154
CARLES. L'Architecture.	125
CHALON. Illustrations de : La Mort du Page. 285, 286, 287 et.	288
CHAPLIN (Ch.). Jours heureux (grande double prime) entre les pages 12 et.	13
CHARDIN. Le Dessinateur.	230
CHARPENTIER. L'Art contemporain.	128
CHOCARNE-MOREAU. Pincé.	284
CONSTANT (Benjamin). L'Entrée du pape Urbain II. 94 et.	95
— Portrait de Madame J. Von Derwies.	96
CONVERS. Les Quatre Saisons.	106
CORDONNIER. La Sculpture.	125
CORMON. Décoration de la Salle des Fêtes. 83, 84 et.	85
COUTAN. Exposition céramique.	155
COZETTE. Louis XVI.	219
CROS. Pâte de Verre.	160
DAGNAN-BOUVERET. Bretonnes au Pardon.	130
DAILLON. L'Architecture.	126
DECROIX. Pagode de Cholon.	176
DE FEURE. Tableaux, Dessins, Aquarelles. n° 119 (couverture), et p. 25, 26, 27, 28 et suivantes.	
DELACROIX (E.). Les Fresques au Corps législatif. 14, 16, 17, 18, 19 et.	20
DE TROY. La Déclaration, en regard de.	220
DEVÈCHE. Cheminée en grès cérame.	156
DOËS. Illustrations du Récit du Placier. 5, 6 et.	7
ESQUIÉ. Palais de l'Esplanade. 147, 149 et.	150
FABRE. Pagode des Bouddhas (couleur), en regard de.	176
FALCONET. L'Amour et l'Innocence.	112
FALGUIÈRE. Nympe chasseresse.	117
— Diane.	118
— La Poésie héroïque.	118
— Junon.	119
— Danseuse.	120
— La Rochejaquelein.	120
FERRARY. La Seine et ses affluents.	106
FLAMENG (François). Décoration de la Salle des Fêtes (n° 121), couverture et 74, 76, 80, 81 et.	82
— Portrait de M. Picard.	73

FLAMENG (François). Portrait de M. Bouvard.	75
— Roses de Noël (couverture), n° 120.	
FORMIGÉ. Pavillon de Roumanie.	258
FOURNIER. Vase de Chagny.	157
FRÉMIET. Surtout.	159
FRÈRE. Frise de 30 mètres.	74
FRIANT. Jours heureux.	134
GAILLARD. Pavillon du Pérou.	259
GAREN. Sur la Seine. — Le Palais des Nations (D. P. couleur), n° 121.	
— La Salle des Fêtes au Champ-de-Mars (D. P. couleur), n° 126.	
GASCO. L'Art et la Nature.	128
GAUTIER. Les Serres. 208, 209 et.	210
GEBLEUX. Vase de Montchanin.	157
GERVEX. Portrait de Madame G.	131
GIRARDET. Illustrations de : Qui va à la Chasse. 279, 280, 281 et.	282
GRAVIGNY. Pavillon de la Ville de Paris.	207
GUILLLOT. Le Travail.	116
HERMANT. Palais du Génie civil.	243
HEUBES. Pavillon du Transvaal.	259
HOFFBAUER. Vue générale de l'Exposition. 76 et.	77
HOUDON. Voltaire.	218
— Le prince Henri de Prusse.	236
HOUX DE BROSSARD (Du). Palais de Colo.	174
JAMBOR. Pavillon de la Hongrie.	203
JEANNIOT. Une Ouled-Nail de la rue d'Alger, n° 124 (couverture).	
KAEMMERER. Domino, n° 120 (couverture).	
KOCH. Pavillon du Danemark.	258
KOWALSKY. Illustrations de : Rose d'Hiver. 265, 266, 267 et.	268
LABATUT. La Musique.	125
LABUSSIÈRE. Pavillon de la Guinée.	186
LAMBERT (L.-Eug.). Jack, Sam, Shot.	142
— Pillage d'Armoire.	143
— L'Ennemi.	144
— Un Terrier de Renards.	144
LANCRET. Le Bal.	224
— La Fête en plein air.	228
— La Fin du Repas.	230
— Le Moulinet.	232
— Réunion dans un Pavillon.	233
— L'Oiseleur.	234
— Le Montreur de boîte d'optique.	236
LAURENS (P.-A.). La Bourrasque.	132
LEFEBVRE (H.). L'Art au XVIII ^e siècle.	128
LEFEBVRE (C.). La Peinture.	125
LEFTWICH-DODGE. Il neige, n° 118 (couverture).	
LÉONARD. Figurines en Biscuit.	158
— La Céramique.	126
LEROUX (Ch.). Les Lettres. Sculpture.	81
LHERMITE. Les Faucheurs.	135
MAGNE. Pavillon de Grèce.	256
MAIGNAN. Décoration de la Salle des Fêtes. 86, 87 et.	88
MANGLIER. Les Arts.	84
MARCEL. Pagode des Bouddhas (couleur), en regard de.	176
— Le Temple des Khmers.	178
MARÉCHAL. Pagode de Cholon.	176
MARQUET. Pavillon de Monaco.	206
MARTIN. Vers l'Abîme.	132
MASSON-DÉTOURBET. La Porte de Pékin.	262
MAYER (H.). Illustrations de : Le Lion jaloux. 62 et.	63
MÉDECIN. Pavillon de Monaco.	206

MELTZER. Pavillon de la Sibérie.	212
MÉRIAT. Pavillon de Perse.	258
MÉTIVET. Illustrations de : Berceuse russe. 60 et.	61
MEWES. Pavillon des Congrès.	211
MOREAU. La Cantine (grande prime hors texte), n° 129.	
MOREAU-VAUTHIER. La Parisienne.	114
MORIN-GOUSTIAUX. Pavillon de la Turquie.	261
MUCHA. Le Pavillon de la Bosnie à l'Exposition.	64
ORAZI. Illustrations de La Belle sans Nom. 1, 2, 3 et.	4
PATER. La Fête en plein air.	225
— Le Bain.	229
— Réunion devant le Mur d'un Parc.	235
— Arrivée des Comédiens.	235
— Les Pêcheurs.	238
PAULIN. Palais de la Mécanique.	216
PESNE. Frédéric II.	217
PETER. Groupes de la façade du Grand Palais.	244
PHOTOGRAPHIES DIRECTES. Le Métropolitain de Paris. 67, 68, 69, 70, 71 et.	72
PRADELLE. Palais de l'Esplanade. 147, 148 et.	151
RADKE. Pavillon d'Allemagne.	193
REGAMEY (Frédéric). Illustrations de : Le Monde il y a vingt ans. 9, 10, 11, 13, 54, 55 et.	56
RISLER. Exposition céramique.	155
ROBERT-FLEURY (T.). Profil (hors texte), en regard de.	65
ROCHEGROSSE. La Course au Bonheur.	136
— Décoration de la Salle des Fêtes. 89, 90 et.	91
ROLARD. Les Sciences.	81
ROLL. La pose de la première pierre du pont Alexandre III.	137
SALADIN. Pavillon de Bulgarie.	258
SCÉLLIER DE GISORS. Pavillon des Colonies.	171
— Pavillon du Sénégal.	179
SCHOMMER. Portrait.	121
SÉDILLE. Cheminée.	156
SIFFERT. Pavillon du Dahomey.	185
SORTAIS. Palais des Arts libéraux.	245
TASSAERT. L'Amour nourri par l'Espérance.	239
TOUDOIRE. Pavillon de Saint-Marin.	263
— Palais de l'Esplanade. 147, 148 et.	151
TRONCHET. Palais des Forêts.	
TROPEY-BAILLY. Palais de la Décoration et du Mobilier des Édifices publics.	145
— Palais des Invalides.	200
URIESTE Y VELADA. Pavillon d'Espagne.	205
VALLÉ. Illustrations de : Les Chevaux et la Voiture au XVIII ^e siècle (hors texte), en regard de la page 56 et 57, 58 et.	59
VARCOLLIER. Palais des Mines.	246
VAUDOYER. Pavillon du Grand-Duché de Luxembourg.	259
VILLEDIEU. Palais de Colo.	174
VOLLON (Alexis). Invocation.	269
WATTEAU. Les Comédiens Français.	221
— L'Enseigne de Gersaint. 222 et.	223
— L'Amour à la Campagne.	226
— L'Embarquement pour Cythère.	227
— La Danse.	231
— La Leçon d'Amour, en regard de la page.	237
ZUBER. Le Printemps, l'Hiver (cartons).	153